VA 1522451

(3.2

TISONS D'HERCULE,

OU

FRAGMENS

pour servir de supplément et de suite aux Lettres confidentielles sur les relations intérieures de la Cour de Prusse depuis la mort de Frédéric II.

CAHIER VIII.

A PARIS 1808.

TABLE
DES MATIÈRES.

Explication de l'enveloppe du cahier. . . . page III
Notre Noblesse. 1
Relations de Berlin du 16 Juin 1807. N°. I. *) . . 29
— — — — — du 1 Juillet 1807. N°. II. . . 41
— — — — — du 1 Août 1807. N°. III. . . 51
Lettre du Roi de Prusse au Duc de Weimar, dix jours après la malheureuse bataille de Jéna. **) . . 58
Relations, Traits caractéristiques, Anecdotes etc. . . 60
Le Général Rouquette se fait jour à Preussisch-Holland. 61
L'action de Schlippenbeil. 67
L'affaire de Salfeld. 69
Quelques traits du fameux partisan Schill. . . 72
Réponse au poétereau de Breslau. 74
La décadence de l'Allemagne. 77
I. De l'ancien systême des finances de la Hesse Electorale. 79
II. Du ci-devant militaire de la Hesse Electorale. . 82
III. De l'ancienne manie des uniformes militaires dans la Hesse Electorale. 94
IV. Singularités dans l'histoire de l'Electorat de Hesse. 98
V. Décadence de la Hesse Electorale. . . . 100
De l'abolition de la noblesse dans les Etats Prussiens. 102
Lettre écrite de Coppenhague. 105
Critique. 107

*) La rédaction ne garantit point ces relations, non plus que les traits caractéristiques, anecdotes qui paroissent plus bas. Il y a, peut-être, des choses inexactes, mais nous les rapportons parceque notre but est de découvrir les traces de la vérité. Nous espérons que si elles manquent à cet égard, on nous éclairera. Nous les avons reçues, au reste, de personnes solides, mais qui ne les donnent que telles qu'elles en ont entendu le récit.

**) Tiré du nouvel ouvrage: *Plan d'opération* etc.

EXPLICATION

DE L'ENVELOPPE DU CAHIER.

N°. 1. Le 17 Octobre, le Prince de Ponte-Corvo attaqua, près de Halle, avec son Corps d'armée, la réserve Prussienne commandée par le Prince Eugène de Würtemberg. Les François cherchoient déjà à s'emparer des ponts, lorsque le régiment de Treskow vint du cantonnement de Magdebourg, le long de la rive gauche de la Saale, pour joindre l'armée. Il en étoit encore éloigné d'une mille et coupé par la Saale. Le Général de Treskow résolut de prendre les François à dos pendant le combat. Mais son régiment fut entouré près de Dölau par une force très supérieure, et malgré ses efforts et sa bravoure, en partie, taillé en pièces, en partie, fait prisonnier. Deux Enseignes de ce régiment, de Kleist, et de Platen, montrèrent beaucoup de résolution et de courage. Pressés par l'ennemi près de la rive escarpée de la Saale, ils préférèrent la mort à la captivité et se précipitèrent avec leurs drapeaux dans les flots.

Tel est le fait que rapportent les feuilles publiques. Selon le fabricant de papier Keferstein près du moulin duquel l'affaire eut lieu, l'Enseigne de Kleist fut le seul qui se précipita dans la Saale, et on ne vit point l'Enseigne de Platen. On prétend même qu'il n'y a point d'officier de ce nom dans le régiment de Treskow. Pour Kleist, il se jeta effectivement dans la rivière, après s'être lié avec beaucoup de précaution le drapeau autour du corps. Les gens du moulin n'ont pu apprendre s'il a péri dans les flots. Mais il y a apparence que s'il en avoit réchappé, on auroit entendu parler de lui, et que le Roi l'auroit glorieusement récompensé pour une action aussi héroïque.

N°. 2. Le Major de Pudlitz commandoit dans le camp fortifié près de Glatz. Il s'étoit, plus d'une fois, fait connoître avantageusement par son courage et son patriotisme. L'ennemi ayant attaqué les retranchemens élevés sur la rive droite de la Neisse, depuis le Creutzberg jusqu'au Schaeferberg, il alla les secourir avec la réserve des Grenadiers. Une grande partie des retranchemens étoient déjà tournée par l'ennemi et il ne pouvoit plus les atteindre. Environné lui-même par une force supérieure, il tomba sous les sabres de la Cavalerie, après une vigoureuse défense. Son fidelle domestique *Sacher*, nouveau *Tardieu*, se jeta sur son corps, et reçut lui-même six coups qui eûssent porté la mort à son maître. Un sous-officier Würtembergeois, plus humain, les sauva enfin tous les deux.

Notre Noblesse.

„La noblesse est l'appui du trône." Il y eut un temps où ce principe fut vrai, comme plusieurs autres qu'il a fallu rejeter depuis. Ce temps fut celui de l'enfance des états. Conformément à l'esprit du siècle, les trônes avoient pour appuis des poings vigoureux et accoutumés à la lutte, plus que de bonnes têtes. C'étoit dans cette vigueur du bras que la noblesse cherchoit ses prérogatives chevaleresques, les privilèges de son état. Dans des temps où la masse entière des habitans d'un pays se divisoit en deux classes, celle des propriétaires et celle des esclaves, la noblesse formoit la partie la plus riche, la plus cultivée, de la nation; les autres dépendoient d'elle, ils en recevoient l'impulsion qui les mettoit en activité. Tels étoient les fondemens de son importance politique.

Le peu de lumières dont l'Etat avoit besoin se trouvoit dans le Clergé, qui, par conséquent, siégeoit au cabinet et au conseil des Princes. Toute la masse des forces corporelles, le génie militaire, l'habileté requise pour la conservation et pour la défense d'un Etat, étoient les points les plus importans et on les trouvoit parmi la noblesse. On pouvoit l'appeller la force musculaire de l'Etat encore nouveau et sans culture, et cette force étoit décisive.

Mais à mesure que l'industrie et la culture s'animèrent, et qu'elles eurent le dessus en Europe, les Etats prirent une autre forme; ils eurent de nouveaux besoins, ils formèrent sur leurs citoyens de nouvelles prétensions, et prirent pour l'intérieur et pour l'extérieur une autre tendance. L'esprit du siècle changea.

Les forces politiques d'un Etat ne furent plus déterminées par le nombre des Chevaliers, mais par la richesse mobile de l'industrie. L'esprit, l'intelligence prirent les rênes du Gouvernement et forment aujourd'hui le bonheur des Etats.

Veut-on confirmer le principe qui fait regarder la noblesse comme l'appui du trône? Il faudra prouver l'un ou l'autre de ces deux points, ou même tous les deux: 1. l'industrie de la noblesse est la principale source des richesses de l'Etat; 2. la noblesse possède à un plus haut degré que les autres classes la culture de l'esprit.

Malheureusement le contraire a lieu pour les deux points. C'est le *peuple* qui renferme en soi la force capitale de l'Etat, c'est le tiers-état qui, de ses richesses, remplit les caisses publiques, c'est la basse classe qui de son bras défend les propriétés de la patrie. Il est déjà démontré depuis long-temps que la *noblesse* contribue le moins aux besoins, à la conservation, et à la défense de l'Etat, qu'elle n'en recueille que les prérogatives. On s'est plaint depuis long-temps de cette injustice. Il est tout aussi évident que le tiers-état a plus de culture, plus de lumières, une force morale plus

active, un caractère plus énergique, une intelligence plus formée que la noblesse. Bien entendu qu'il s'agit ici de l'ensemble, et non de quelques individus, que tout ce que nous disons du total n'exclut point les exceptions. Et cet état de choses n'a, malgré la prépondérance des moyens auxiliaires que possède la noblesse, rien qui doive nous surprendre.

Lorsque l'invention de la poudre à canon fit entièrement changer de face à la tactique et que l'on établit des armées permanentes, la tendance que la noblesse avoit eue jusqu'alors fut interrompue, et on la vit dévier de la route qu'elle avoit suivie. Le nouvel esprit du siècle ouvrit une nouvelle carrière; le vaste champ de la culture de l'esprit s'ouvrit à l'intelligence humaine. La noblesse devoit, pour conserver son importance politique, y avancer d'un pas rapide; c'étoit au moins le seul moyen de reprendre de nouveau sa supériorité. Mais le tiers-état, depuis long-temps, avoit tendu de toutes ses forces vers cette carrière, et la noblesse se trouva considérablement devancée. Eblouie par l'illusion de ses prérogatives de chevalerie, elle regarda même comme au dessous d'elle d'entrer en lice, et le *cadet de grande naissance* eût rougi d'être un *barbouilleur de papier*, ou un *héros de bibliothèque*. C'étoit là un article de foi pour une caste entière, et certes cette façon de penser ne pouvoit avoir d'heureuses influences, ni sur sa culture intellectuelle, ni sur son perfectionnement moral.

En attendant, la culture et les lumières firent de

tels progrès dans le tiers-état, et acquirent une telle universalité, que, depuis deux siècles environ, quelques individus de la noblesse, animés d'un génie plus vif, et au dessus des préjugés de leur état, puisèrent à la source commune; d'autres sentirent la nécessité de ne pas demeurer tout-à-fait en arrière; les autres renoncèrent aux fausses idées qu'ils avoient eues jusqu'alors, ou du moins eurent honte de les manifester. De là sont provenues quelques exceptions à la règle, mais de là aussi il est arrivé que certains individus n'ont cherché que l'apparence de la culture intellectuelle, et que la caste entière, considérée dans son ensemble, est demeurée dans un état de relâchement moral, et a laissé prendre les devans au tiers-état pour les connoissances et le talent.*)

Il n'est pas difficile d'en pénétrer la cause. La noblesse n'étoit plus l'appui du trône par la vigueur de son bras; mais elle demeura encore le mur environnant de la grandeur souveraine, sur laquelle elle ne

*) La manière dont la noblesse *étudie* dans nos universités, justifie cette assertion. La plupart de nos jeunes gentilshommes ne cherchent qu'à s'*amuser* et à se *divertir;* ces deux expressions sont continuellement dans leur bouche, et forment toute leur morale. Les courses à cheval et en voiture, la danse et le jeu, la galanterie et les avantures, occupent les journées, les années, l'une après l'autre. Vers la fin de la carrière, l'examinateur n'ignore pas que son devoir est d'être *équitable* vis-à-vis d'un *gentilhomme*, et le témoignage porte toujours qu'il a étudié *summo studio, diligentiâ et assiduitate.* Il n'a cependant fait que se divertir. — Mais, en faveur du cousin! —

laissoit arriver aucun rayon dont elle ne reçut elle-même une réflexion salutaire, et ainsi ce fut le *trône* qui devint l'appui de la noblesse et son égide. Les Princes, environnés d'une noblesse égoïste, ont favorisé, outre mesure, son empressement à acquérir les places d'honneur, à faire valoir les prérogatives de la naissance; ils l'ont privilégiée, au détriment de l'état bourgeois, lui ont conservé certaines places d'alimentation, l'ont déchargée de toute rivalité avec le mérite d'une autre classe de citoyens, et n'ont presque rien demandé d'elle que des preuves de naissance. Ils lui ont facilité les moyens de pousser ses prétensions, sans faire aucun sacrifice, ni aucun effort; mais par cela même ils lui ont enlevé *la tendance la plus forte, la plus efficace vers son perfectionnement intellectuel et moral, et ont ainsi posé les fondemens du retard de ses progrès et de sa détérioration.* Par cela même que ses prérogatives de naissance étoient son tout, elle a nourri une ridicule *fierté de généalogie* qui lui a donné de l'indifférence pour des prérogatives réelles, et dans laquelle elle a trouvé un dédommagement de l'absence de ces prérogatives.

Cette faveur accordée exclusivement à la noblesse, et cette tendance à la mettre en avant, en repoussant le mérite de l'état bourgeois, toujours obligé de céder à la naissance du gentilhomme, ou de lui être au moins subordonnée, a été jusqu'à présent, pour la classe des nobles, un appui fort commode où elle a pu chercher ses aises, pour le tiers-état une mortification amère.

Mais il en est encore résulté un plus grand mal. La noblesse, étant devenue en quelque sorte l'ame de l'Etat, a porté un sang épais dans toutes ses veines, en a paralysé les parties, et par cela même qu'elle s'est emparée de la direction et du gouvernement des affaires, elle en a, comme un phlegme chimique, absorbé l'esprit. Voilà la source des malheurs de l'Allemagne. S'il y a, depuis une dixaine d'années, tant de désordres, tant de calamités, c'est que d'un côté se trouvent des têtes pensantes, pleines d'esprit et d'énergie, de l'autre des hommes qui n'ont d'autre mérite que leur généalogie; d'un côté, des hommes pleins de force et de caractère, instrumens de leur volonté, de l'autre, des hommes qui, en qualité de citoyens, n'ont point de caractère à eux, et qui font consister leur patriotisme dans l'obstination à maintenir leurs droits de maîtrise, à conserver des privilèges injustes, qui s'enrichissent aux dépens d'un Etat, dont les intérêts ont toujours été mis au dessous de ceux qu'ils faisoient valoir pour eux-mêmes. Je répète, et ne puis assez répéter qu'il s'agit ici de tout l'ensemble, et non de quelques cas particuliers.

De là, (et pourquoi mettrions-nous des ménagemens dans nos paroles, pendant qu'on en a mis si peu dans la réalité?) de là les misères, les bassesses, les fourberies, les trahisons qui, de Jéna par Magdebourg et Stettin, se sont donné la main jusqu'en Pologne, ont coopéré à conduire une monarchie puissante aux bords de l'abîme et qui, pour la plus grande partie, ont

tiré leur source de l'égoïsme et de l'esprit communal de la noblesse, ainsi que de son incapacité à être l'ame de l'Etat. Le militaire Prussien a regardé la noblesse comme l'appui du trône; il s'est regardé lui-même comme tel; nous avons appris à connoître ses forces.

Avant le 14 Octobre une certaine dame trouvoit fort étrange que Napoléon pût mettre tant de confiance en ses Généraux et ses Officiers et faire peu de cas des Prussiens ,,qui pouvoient se glorifier de leurs ancêtres, ,,prérogative que Napoléon n'avoit pas." C'est peut-être un mal pour nous, disoit-je en moi même. L'expérience a justifié ce pressentiment.

Dans le service militaire Prussien, la noblesse seule étoit favorisée. C'étoit une barrière contre toutes les réformes de l'armée, ce fut la source de son abâtardissement. A un petit nombre d'exceptions près, qui étoient amenées par des circonstances particulières, le bourgeois étoit exclus de toute place d'honneur dans le service des armes. Il en résulta que tout bourgeois, lors même qu'il se sentoit du goût et du talent pour la vocation militaire, ne l'embrassoit jamais volontairement. Il combattoit en lui-même ce penchant, bien assuré que le bâton et les tracasseries de Caporal étoient le plus grand honneur auquel il pût parvenir sous l'autorité brutale d'un Officier gentilhomme, et qu'il ne se formeroit pour lui point d'autre cercle d'activité. Les lois du cantonnement le contraignoient-elles à porter les armes? il ne lui servoit de rien de cultiver ses connoissances pour cette vocation; la peine eût été très

inutile. Il maudissoit un état qui l'appelloit à mille humiliations, et dans lequel, eût-il le talent d'un Moreau et d'un Massena, il ne pouvoit acquérir, comme bourgeois, aucun degré d'estime, et se voyoit regardé par dessus les épaules par tout homme insignifiant, mais noble. Ainsi le désavantage de ne point compter de gentilshommes parmi ses ancêtres enlevoit au service militaire tout le talent du bourgeois, et l'enlevoit, même sous le chapeau du soldat. Un homme de distinction avoit un jour recommandé au Colonel d'un régiment Prussien l'avancement d'un jeune homme que ses lumières et ses talens tiroient de la foule. „Comment," lui dit le Colonel, „pouvez-vous prétendre que „je l'élève au grade d'Officier? Il n'est pas noble. Un „jour il pourra devenir sergent-major; un bourgeois! „que peut-il demander de plus?" La noblesse possédoit exclusivement toutes les charges d'Officiers — par sa *naissance*. Tous les jeunes gentilshommes qui n'avoient aucune perspective, qui ne pouvoient ou ne vouloient rien devenir, se précipitoient dans la carrière des armes. Ceux qui auroient pu être un jour de bons marchands, des gens de lettres, des artistes, entroient dans l'armée, non point dans l'intention d'être les défenseurs de la patrie, mais pour avoir du pain, pour porter une belle uniforme, pour jouir d'un certain éclat dans le monde, pour trouver un rôle qui jetât de la poudre aux yeux, le rôle de la communauté des gentilshommes.

De cette manière, l'armée Prussienne et toutes les

armées d'Allemagne se trouvèrent composées d'une multitude d'officiers qui ne possédoient rien moins que les talens du soldat, et qui, malgré leur incapacité, montoient comme les caissons d'une machine hydraulique du point le plus bas au degré le plus élevé. Ceux-mêmes qui avoient du talent ne cherchoient point à le cultiver, à le perfectionner, le système d'ancienneté pour l'avancement annullant toutes les récompenses que pouvoit espérer le mérite. Rien ne les aiguillonnoit. Ils étoient, par la naissance, tout ce qu'ils pouvoient devenir, et il leur suffisoit, pour arriver au grade de Feld-Maréchal, de vivre et d'attendre, si, dans ces régions supérieures, un Prince ne leur croisoit pas le chemin.

L'homme capable, l'homme médiocre ne peuvent être déterminés à des efforts sérieux que par la perspective d'une récompense, d'un avancement, d'un plus grand cercle d'activité. Lorsque la naissance sans mérite a le droit de former des prétensions, et que la patience et l'inaction les réalisent, les hommes capables se découragent, restent en arrière même de la médiocrité, et tous deux deviennent inutiles.

Le cadet de famille entroit d'ordinaire au service avec la plus parfaite ignorance, mais il étoit gentilhomme. Une canne et des galons au chapeau étoient la première marque distinctive qui lui donnoit l'expectance de tous les honneurs militaires. Avec le temps, ils parvenoit à en savoir autant que le Caporal qui l'instruisoit. Peut-être même ne le comprenoit-il pas.

tout-à-fait, ce qui n'étoit pas de bien grande conséquence. *) Il avoit gagné le point essentiel, la gloire de mettre au jour le sentiment de sa supériorité de naissance par les mouvemens de sa canne et par les traitemens les plus révoltans envers des hommes dont l'âge devoit lui inspirer du respect. Lorsque son devancier faisoit un pas, il en faisoit un aussi, quelquefois il étoit assez heureux pour saisir, comme Lieutenant, l'exercice et la parade; l'accomplissement des voeux qu'il formoit encore dépendoit du temps et de la vie ou de la mort de ses prédécesseurs. Il ne faisoit d'ailleurs rien pour lui-même; l'oisiveté, les cartes, le ponche, le sexe lui enlevoient toutes ses forces. C'est l'histoire de la culture du plus grand nombre de nos Officiers. Il n'est donc pas étonnant que la tactique et la science militaire, si elles ne sont pas tombées tout-à-fait, en soient demeurées au point où elles étoient, il y a 60 ou 70 ans, et que des hommes énervés de corps et d'esprit les ayent mis en pratique d'une manière tout-à-fait misérable, tandis qu'au delà du Rhin,

*) J'ai connu au service Saxon et au service Bavarois des officiers nobles qui attendoient que le Sous-Officier leur fit signe qu'il étoit temps de commander tel ou tel mouvement. Il se peut que des cas semblables aient lieu, quoique moins fréquemment, dans l'armée Prussienne. Pour le bien de la chose, ne conviendroit-il pas que le Sous-Officier devint Lieutenant, et le Lieutenant Mousquetaire? Que sert ici la noblesse? Et quel Sous-Officier recevroit volontiers des directions de la part d'un simple soldat? Mais le gentilhomme se console par le sentiment de ses ancêtres, et croit, malgré son ignorance, valoir toujours quelque chose de plus que d'autres.

elles ont été perfectionnées par des *hommes*, qu'elles ayent pris une tout autre forme et que, dans toute occasion, une force mâle les ait mises en pratique. Ces *hommes*, en dépit de la noblesse Allemande, avoient été élevés à leurs postes, non point par la naissance, mais par le génie, les lumières et le talent.*) Est-il surprenant que, malgré l'autorité d'un tel exemple, tout le service se bornât aux manoeuvres de la parade, lorsque la dignité d'Officier étoit, dans tous les grades, le privilège d'une caste qui ne l'envisageoit que sous le point de vue d'un symbole brillant de sa naissance et d'un moyen de gagner du pain quand une fois elle auroit franchi les lieutenances. Un moment d'attention suffira pour donner l'explication de tout ce qui s'est passé.

Dans aucun état l'oisiveté n'avoit autant pris le dessus que dans le Corps des Officiers. Mais dans tous les états, pour tous les individus, l'oisiveté a toujours eu les mêmes suites. Elle a fait naître par-tout l'immoralité, le désordre, anéanti l'énergie, le courage et l'honneur. Pouvoit-il en être autrement dans la circonstance actuelle pour le total? Que l'on entende sur ces points les plaintes des bourgeois dans les villes de garnison; que l'on consulte l'expérience sur ce qui arriva à Jéna et à Auerstaedt.

Où se formera la réalité du mérite, la valeur in-

*) Massena passant par une certaine ville pour se rendre à l'armée, la question la plus intéressante que l'on agita à son sujet dans un cercle du soir, fut: *s'il étoit de famille noble?*

terne, le caractère de l'homme? Depuis le trône jusqu'à l'escabeau du savetier, ce ne sera jamais par des marques extérieures seules et par un esprit de communauté exclusif. Il faudra, pour les produire, le développement des forces du génie, les efforts multipliés de la raison, une lutte courageuse contre les difficultés; il faudra du travail! L'inaction, l'oisiveté, le désordre étouffent les forces naturelles de l'homme, et, dans le cas le plus gràciable le réduisent à n'être rien. Laissons lui quelque extérieur; ce sera du clinquant, de la façon, point de réalité ni de caractère. Ainsi le *point d'honneur* de l'armée Prussienne, sur lequel on croyoit imprudemment pouvoir bâtir avec tant de solidité, parcequ'il servoit de sauve garde à toutes les protestations, même à celles des actions déshonorantes, ce point d'honneur n'étoit point caractère, ce n'étoit qu'une forme, un meuble acquis dans la guerre de sept ans et devenu garde boutique. Chacun prétendoit y avoir sa part, et fondoit ses droits sur son uniforme, et ce n'étoit qu'un trésor mis au dépôt. C'est le seul moyen d'expliquer la fuite des Officiers tandis que le simple soldat demeuroit en place, et s'efforçoit de maintenir encore la gloire des armes Prussiennes au moment où ses conducteurs l'avoient abandonné. *)

*) A 200 pas de Weimar, et à trois heures de distance du champ de bataille (dit l'auteur de la *campagne de* 1806) un bataillon se posta près de la chaussée, probablement pour couvrir la retraite. La Cavalerie retiroit sans ordre, et en pelotons isolés. Tout-à-coup il se fit un cri: „les François

C'est le seul moyen de comprendre comment il est possible que des officiers, prenant la fuite dès la première décharge, aient renversé les soldats dans leur course, les aient abandonnés en dépit du règlement, de sorte que, sur toute la route on vit errer des officiers sans soldats et des soldats sans officiers.*)

„arrivent!" Et à l'instant les Officiers se précipitent sur leurs chevaux et galopent, non contre l'ennemi, mais du côté opposé. Les soldats étant près à faire volte-face à leur exemple, un Sous-Officier se jette au milieu d'eux, et leur représente que, les Officiers allâssent-ils au diable, leur devoir étoit de rester en place. Ils restèrent encore trois heures au même point. Frédéric II (ajoute l'auteur) eût fait fusiller une partie de ces Messieurs et casser les autres — Napoléon eût donné au Sous-Officier le commandement du régiment. En Allemagne un procédé pareil seroit un péché irrémissible.

*) Qui n'a pas observé que, dans la basse-cour même, le coq s'empresse à rallier les poules dispersées par l'épervier, et dont il s'est déclaré le conducteur? Les oies sauvages, mises en désordre par les chiens de chasse, se rallient avant de continuer leur route. Mais ces Officiers firent céder à la crainte et au soin de leur sureté personnelle l'instinct et la règle. Abîmé de douleur au sentiment de l'infortune de l'Allemagne, plus triste que je ne l'avois été de la perte de mes propres parens, j'allois le long de la route que prenoient les fuyards pour se sauver à Magdebourg. Cette route fut salutaire pour moi; ma sombre mélancolie se changea en fureur. Je vis des soldats par douzaines, sans officiers, et ailleurs des officiers isolés qui fuyoient sans se mettre en peine du soldat qui étoit dénué d'argent et qui n'avoit aucune connoissance de la route. On voyoit qu'ils avoient très-bien calculé qu'à cheval ils atteindroient Magdebourg plutôt que les piétons accablés de faim et de lassitude. Je vis devant un cabaret 20 soldats couchés, et épuisés par la fatigue, 3 officiers passè-

Ceci nous explique encore comment il se fit que des officiers Prussiens, en partie tâchèrent de se faire prendre prisonniers, en partie se défigurèrent, par des appareils et des blessures feintes, *) tandis qu'ils n'avoient rien souffert; comment il arriva que des officiers supérieurs et subalternes s'enrichirent en détournant à leur profit ce qui devoit servir à la subsistance la plus rigoureuse du soldat. La mauvaise défense des forteresses, **) les trahisons de plusieurs officiers se-

rent à cheval, leur jetèrent un regard et continuèrent leur route! Que ne pouvois-je lever une pierre et les assommer! Je les suivis à la ville. Ils regardoient avec impertinence à toutes les fenêtres et harceloient les personnes du sexe. On eût pu très facilement rallier les soldats par cinquantaines; mais les officiers insoucians continuoient à marcher, se contentant de laisser l'avis pour ceux qui les demanderoient, „qu'ils seroient à trouver, en tel ou tel endroit, au delà de „l'Elbe!"

*) Une troupe d'officiers s'étoient réunis à Magdebourg. Ils n'étoient point blessés; ils avoient été, disoit-on, séparés de leurs régimens. Quelques-uns avoient de grands bandages autours de leurs têtes et de leurs bras, sans y avoir de mal; d'autres boitoient avec des pieds très sains. Des trous et des coupures dans les chapeaux et dans les habits servoient de croix de mérite; jusqu'à ce que leur grand nombre fit douter de leur réalité. Et comment se conduisit à leur égard le Gouverneur de Magdebourg? Tous ces forfaits de leze-majesté demeurèrent impunis. La patrie, le devoir et l'honneur ne furent point vengés. (C'étoient des gentilshommes.) Il falloit cependant une offrande à la justice. Peu de jours avant la reddition de la forteresse, un artificier, misérable roturier! fut traduit au conseil de guerre pour avoir laissé un canon sur le champ de bataille.

**) Nos supérieurs (dit l'auteur du journal du siège de Magdebourg) avoient décrété une défensive rigoureuse. Les en-

roient-elles concevables, si le vrai sentiment de l'honneur eût encore vivifié leur Corps, si ce point d'honneur prétendu n'eût pas été une fierté de naissance sans appui, la dorure de la misère, une ostentation qui faisoit son effet en temps de paix, dans les villes de

nemis, au nombre de 6000, contre une garnison de 14000 hommes faisoient librement telle opération, tel mouvement qu'ils jugeoient convenable; on ne les troubloit point pourvu qu'ils ne vinssent pas trop près. On donna des coups de canne à un vieux artificier qui, perdant patience, avoit fait feu au milieu d'une troupe de chasseurs; il sembloit qu'on fût attentif à ne pas irriter l'ennemi. On n'essaya aucune apparence de sortie, et cette lâcheté qui excita le mépris des ennemis et des bourgeois mêmes de la ville, fut seule cause que la forteresse sans avoir été bloquée, ni assiégée se rendit à une poignée de gens qui, avec très peu d'artillerie, furent près de l'incendier. Pour toute précaution, on tint les seringues toujours prêtes sur la place publique. Il eût mieux valu prévenir l'occasion de l'incendie que de s'arranger pour en arrêter les progrès. Lorsque la reddition fut conclue quelques-uns de ces héros de paix en eurent une secrète joie, et ne s'occupèrent que des moyens de sauver, autant qu'il étoit possible, leurs propriétés. Ils ne témoignèrent de mécontentement que lorsque la solde promise manqua, et l'on fut près de mettre en pièces les employés et les caissiers. La reddition faite, on vit reparoître plusieurs Généraux dont on ignoroit l'existence. Les soldats étoient en fureur de devoir être transportés en France, et il fallut, dès le 10, faire entrer des troupes françoises pour prévenir une sédition. Le simple homme du peuple, *l'animal roturier*, montroit plus de patriotisme que le gentilhomme. Les défenseurs de la ville avoient les yeux baissés, non par le sentiment du déshonneur, mais par celui de la crainte. Ils parloient de leur état valétudinaire, du repos de la vie champêtre, et louoient l'humanité du Gouverneur qui avoit prévenu les suites d'une défense opiniâtre.

garnison, aux tables de jeu, dans les procédés de la brutalité vis-à-vis des bourgeois, et ne se fût pas dissipé en fumée dans les occasions sérieuses, ne se soutenant, par sa force intérieure que dans quelques individus. *)

*) La premiere action, digne de la gloire Prussienne, après le 14 Octobre, fut celle du Lieutenant Hellwig, actuellement Capitaine. C'étoit un coup étudié avec art, éxécuté avec bravoure et avec succès. Mais combien de peine et d'éloquence ne lui fallut-il pas pour en obtenir la permission et 50 chevaux. Il ne perdit qu'un homme et un cheval. Les officiers retirés derrière l'Elbe et qui, par de bons repas, prenoient des forces chez leurs parens pour aller fuir plus loin méprisèrent cette action qui avoit sauvé 4000 hommes, et dirent qu'il y auroit eu une quantité de coups à faire tels que celui-là. (Hellwig n'étoit que le fils d'un professeur de Bronswic.) Mais qu'on me permette deux questions: 1) d'où vient qu'il y avoit tant de coups de cet ordres à faire? 2) d'où vient que cet officier fut le seul qui l'entreprit? Sans doute qu'ils étoient tous trop occupés d'eux mêmes et de leur propre sureté, au point de laisser prendre prisonniers les soldats même qui ne l'étoient point encore, et qu'ils pouvoient rallier. On assure, en général, que les régimens qui ne sont composés que de riches et de nobles et où, par point d'honneur, on n'admet aucun roturier, à moins qu'il ne soit très opulent, ont agi le plus mal, après avoir eu en paroles le plus de jactance; tandis que l'artillerie, le corps le moins estimé, a reçu des François revenant de Pologne les plus grands éloges. C'est qu'il n'étoit plus question d'une simple parade pour monter la garde, mais de la défense de la patrie, de blessures et de mort. Les uns font consister l'essentiel du service militaire dans l'ostentation et dans un éclat brillant, les autres dans l'étude et dans la science de leur état. C'est au moins le jugement que j'en porte.

La noblesse étant seule favorisée dans le service militaire, les bonnes têtes des familles roturières n'étant point employées, faute de prérogatives de naissance, celles mêmes de la noblesse étant repoussées par une suite du système d'ancienneté, la culture des sciences, si nécessaire de nos jours, se trouvant ainsi étouffée, il est facile de comprendre que le militaire Prussien soit demeuré, comme on lui en a souvent fait le reproche, une masse sans vie et sans ame, soumise à une inquiétude pédantesque, et que dans le Corps même des officiers, l'esprit du métier et le génie n'aient pu remonter jusqu'aux Généraux. Ils continuèrent à porter dans la guerre des vues aussi étroites qu'ils les avoient eues durant la paix, qui avoient pu leur suffire dans les villes de garnison, et dont ils avoient conservé l'habitude jusques dans la vieillesse. C'est ce qui explique ce que l'auteur du journal regarde comme inconcevable. Que peut-on espérer, lorsque les supérieurs ne s'occupent que de choses insignifiantes, et croient cependant, tout en oubliant l'essentiel, faire des prodiges. „On n'examine point (ajoute-t-il) si le „soldat meurt de faim, si les blessés et les malades „sont convenablement traités, si la ville est incendiée; „mais on exige que la multitude des listes prescrites „soit présentée dans la forme d'usage, et voilà tout ce „qui fixe l'attention." Il n'est pas étonnant que, subordonnée à ces petitesses, l'armée Prussienne ait été battue par une armée dont les Généraux et les officiers, pleins de génie, ont l'habitude de n'opérer tous que

pour un même but, l'avantage de jouir de la confiance des troupes par une capacité éprouvée, qui n'ont pas étouffé leur affection et leur dévouement par la brutalité, qui ont l'art de mettre en oeuvre l'esprit du soldat, et d'amalgamer l'ensemble en un tout harmonique; tandis que dans l'armée Prussienne, les officiers et les soldats, les gentilshommes et les roturiers sont, à la lettre, deux partis opposés en présence.

Ce système machinal et sans ame eût été depuis long-temps banni du service militaire Allemand par le perfectionnement de l'esprit du siècle, et un plus haut degré de culture du bas état, si, pour le malheur de l'Allemagne, on n'eût pas encore ici donné à la noblesse le premier rang. Elle n'avoit cependant pas assez de culture pour agir avec conviction en faveur du bien, et trop de fierté pour prendre une nouvelle route. Elle s'autorisoit de la loi pour écraser et tenir sous sa domination l'homme d'une condition inférieure. Ce fut tout en l'opprimant, qu'on chercha à manifester des sentimens généreux.

L'officier Prussiens est accoutumé, depuis l'époque de son grade de cadet à regarder le soldat roturier comme un Etre inférieur qui n'existe que pour lui obéir avec une soumission aveugle, et à le traiter avec cruauté et avec mépris. Dans la comparaison qu'il fait de ce soldat avec lui-même, il attribue à sa naissance, à sa noblesse seule la supériorité dont il jouit, et il ne songe point qu'il faudroit à un officier un plus haut degré de connoissance et de culture. Le mérite de l'armée

Prussienne est, à ses yeux, dans la prérogative de naissance de ceux qui la composent; le reste de la masse est regardé comme d'une foible importance; ce sont des souches sans ame, des hommes vils qui ne marchent que sous le bâton. Il résulte naturellement de ce préjugé que l'on ne pense qu'à soi, à sa propre conservation, et que l'entretien du simple soldat est regardé comme un accessoire, de là vient qu'on le laisse mourir de faim, à côté des magasins considérables qu'on abandonne à l'ennemi, comme on fit à Magdebourg, qu'on ne l'encourage en aucune manière dans l'exercice d'un service pénible en se rapprochant de lui, qu'on étouffe sa confiance par des mauvais traitemens, qu'on le tient dans une crainte servile et qu'on ne s'adresse à lui qu'avec le ton dont un tyran parle à ses esclaves. Mais ce qui en est résulté, c'est qu'en l'avilissant on ne s'est point élevé soi-même, en l'assujettissant à l'esclavage on est demeuré esclave de coutumes et de la routine; on s'est fermé la route par laquelle on pouvoit s'élancer dans les vastes champs du génie.

Il y a 60 ou 70 ans que le soldat n'étoit, peut-être, susceptible que d'un traitement semblable, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui; il eût fallu marcher avec le siècle. Depuis ce temps, le soldat, considéré dans son rapport avec l'officier, a acquis beaucoup plus de connoissances et de culture, il n'est plus machine, et en continuant à le traiter comme tel, non seulement on a laissé sans effet ses forces principales, mais on l'a rendu plus incapable qu'il n'étoit dans le temps où on

le traitoit en machine, et où la gloire radieuse de la noblesse lui en imposoit. Aujourd'hui le soldat est assez cultivé pour demander de son officier plus que l'état de gentilhomme, il exige de lui des connoissances et une habileté que souvent il ne trouve point; il est assez formé lui-même pour voir percer au travers du brillant de la noblesse des fautes et de l'ignorance; il n'a donc plus pour son officier l'estime et la considération qu'il avoit pour lui autrefois, et il n'est plus assez brut pour se laisser mener par une foi aveugle.

Il s'est trouvé des officiers qui, après la journée du 14, se sont plaints de ce que les soldats refusoient d'aller au feu. Si la chose est vraie, (bien qu'on ait assez généralement dit le contraire) et s'ils ont précédé eux-mêmes au feu les soldats qu'ils vouloient y conduire, ont-ils bien examiné par quelle raison ils n'ont pas eu de succès? Cinquante Hussards de Plötz attaquèrent avec ardeur une escorte de 400 François, uniquement par une suite de la confiance qu'ils avoient dans leur officier qui n'étoit point gentilhomme. Mais a-t-on jamais, après les affaires fâcheuses qui eurent lieu quelquefois dans la guerre de sept ans, entendu dire aux soldats ce que j'ai entendu de la bouche, non pas d'un seul, mais de plusieurs d'entr'eux? „nos officiers sont des imbécilles, les affaires ne pouvoient aller bien d'après la façon dont ils les avoient arrangées." Les François ont porté le même jugement, et ont dit des Allemands : „braves soldats — mais sans officiers!"

D'où vient cette différence? La réponse est facile. Il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans le défaut de proportion entre la noblesse et le tiers-état. La noblesse a conservé toutes ses prétensions, et elle a perdu de sa valeur intrinsèque, tandis que le tiers-état est monté en culture et en génie. La noblesse n'a pas marché du même pas pour conserver les prérogatives qu'elle avoit dans les anciens temps. L'irradiation d'une naissance noble a perdu son éclat devant la clarté plus lumineuse de l'état bourgeois, tout comme la puissance Papale a perdu sa splendeur dans les Etats Protestans. Ces deux sortes de prérogatives ne devoient leur existence qu'à une foi aveugle. Aujourd'hui il n'y a que les connoissances et le mérite réel qui en imposent. La multitude est assez éclairée pour les exiger; elle les distingue et les apprécie, et n'attache aucun prix à la noblesse qu'elle ne regarde que comme un état superficiel lorsque le vrai mérite ne l'accompagne pas.

Remontons au temps où le peuple languissoit dans une dépendance servile de la noblesse, et nous verrons comment il se dégagea successivement de ses fers, et se formant en tiers-état, se mit à ses côtés par le progrès des lumières. Jetons un regard sur la profondeur à laquelle est tombée la noblesse, observons que, depuis la révolution françoise, le tiers-état s'est directement déclaré contre elle, et a commencé à combattre sa non-valeur; ajoutons-y que des individus de cette caste, honorés par les Souverains, se sont rendus cou-

pables de trahison, que beaucoup ont offert le spectacle de la lâcheté et de l'ignorance, qu'ils ont donné lieu au mépris le plus marqué de la part du bourgeois honnête et patriote, et il ne sera pas difficile de prévoir le sort futur de la noblesse. *L'esprit du siècle* agit, souvent d'une manière invisible, mais avec efficace. L'idée de *noblesse de naissance*, depuis long-temps, n'est plus du caractère de cet esprit; c'est une matière étrangère que tout tend à rejeter. L'opposition qui aura lieu fera différer, sans doute, son anéantissement, mais ne l'empêchera pas; tôt ou tard on verra les suites de cette révolution en Allemagne comme on les a vus ailleurs. La noblesse est un fruit qui a sa primeur, sa maturité et sa chute. En France, le peuple fit disparoître ce fruit que l'excès de maturité avoit amené à la putréfaction, et fit, en cela, quelque chose d'utile. Il ouvrit au génie, au talent, le champ où son activité pouvoit être exercée, et la France est redevable de sa grandeur à ce réveil de ses forces nationales. L'abolition de la noblesse héréditaire avoit, comme un phlegme malfaisant, lié l'esprit de la nation et empêché ses progrès et son efficace.

C'est aux Souverains à opérer cette réforme en Allemagne; c'est à l'honnête et infortuné Frédéric Guillaume III à la commencer. Ses Etats ont été la victime de la noblesse qui lui en a fait perdre presque la moitié. Il connoîtra, sans doute, la force de ce mal; mais, entouré de la noblesse, comme tous les Princes, aura-

t-il la force d'y opposer des remèdes assez efficaces? Les gentilshommes ne lui laisseront pas connoître toute l'étendue du mal; ils conseilleront des palliatifs; ils combattront pour leur prétensions, pour leur intégrité, avec une énergie qui n'eurent pas lorsqu'il fut question de la couronne et de l'empire.

Sans doute qu'une opération aussi violente ne pourra avoir lieu sans attaquer des parties saines, *) mais les individus doivent être sacrifiés au tout. C'est la marche de la nature. La foudre frappe la demeure de personnes innocentes, la grèle dévaste quelques terres ensemencées; mais, dans l'ensemble de ses effets, l'orage est un phénomène bienfaisant.

L'abolition de la noblesse héréditaire en Allemagne seroit, dans un temps où l'empire Allemand n'existe plus, un bienfait pour la partie indigente de cette noblesse. Elle se joindroit, sans scrupule, à la partie laborieuse de la nation, s'affranchiroit de la pauvreté par le travail, ou au moins la supporteroit sans honte. Le gentilhomme pauvre trouveroit des maris pour ses filles qui, dans l'état actuel, sont de trop haute extraction pour le bourgeois, et trop pauvres pour le gentilhomme.

L'abolition de la noblesse héréditaire, l'érection

*) J'ai cependant toujours observé que, plus un gentilhomme a de vrai mérite, moins il se prévant de sa naissance; il n'y a que ceux qui n'ont aucune sorte de mérite réel à produire qui étalent avec empressement cette enseigne, comme, dans un naufrage, le mauvais nageur se saisit de l'objet qui lui présente le plus foible appui.

de celle du mérite donneroit une nouvelle vie à ce qui reste encore des Etats Prussiens; le Monarque éguillonneroit les efforts de l'activité et ses Etats prendroient une plus grande force intensive. Non-seulement il gagneroit le tiers-état, dans lequel se trouvent toujours les forces principales, lui donneroit une nouvelle ardeur et y réveilleroit le patriotisme que le mécontentement des sacrifices déposés entre des mains peu dignes de les recevoir, commence à éteindre; mais il enveloppéroit en même tems l'Allemagne entière d'un lien invisible, et il régneroit dans tous les coeurs une tendance secrète vers un Etat où les prérogatives, devenues odieuses au peuple, seroient anéanties et où le mérite seul verroit la barrière se lever devant lui.

En même temps que la noblesse héréditaire seroit abolie, il faudroit, s'il m'est permis, sans être du métier, de manifester à cet égard quelques idées, que la première démarche, la démarche essentielle fût la réforme de l'armée. C'est là que les abus ont poussé les racines les plus profondes; c'est là qu'il faut creuser le plus profondément pour les extirper, et qu'il faut à l'avenir, avec une rigueur particulière ne donner qu'au mérite et au talent les distinctions jusqu'à présent accordées exclusivement à la naissance.

Et pour que le pauvre, ainsi que le riche, puisse arriver à la jouissance des distinctions militaires, il faut retrancher tout l'éclat superflu de l'extérieur des officiers, cet éclat qui, aux yeux du gentilhomme opulent, présente le service militaire comme un jeu de la

vanité, lui cache le but et le vrai mérite de l'état de soldat, tandis que l'officier pauvre est accablé des soucis que lui donnent ses besoins, en partie devient joueur et moralement corrompu, en partie perd le courage qui doit honorer son état; cet éclat qui empêche des milliers d'hommes à talens de tendre au rang d'officier, et qui, par l'énormité des équipages que le luxe et la mollesse placent autour des chefs des troupes, et dans le cas d'une défaite, livrent à l'ennemi, réduisent le militaire Allemand à l'état d'une machine qui ne peut se mouvoir par ses propres forces. *)

Les besoins les plus pressans d'une armée, ses propriétés essentielles sont, aujourd'hui, l'aptitude aux évolutions, la force, la vigueur de la part du soldat, et les mêmes qualités jointes aux lumières et au génie

*) Tandis que les officiers François portent, sans peine, leur bagage dans une giberne ou dans une petite valise, le Lieutenant Allemand fait voiturer après lui cuisine, cellier, garde-manger, poulailler, lit et chaise de campagne, garderobe, toilette, habillement de nuit, apothicairie, seringue à clystère, et chaise d'aisance etc. etc. Il lui faut un ménage complet. Un capitaine de Silésie, se trouvant en Octobre 1806 en Saxe, désiroit un poile à canon dont il s'étoit séparé à regret; il chargea sa femme de le lui envoyer. Passant la nuit à W** un Lieutenant fit emballer dans son bagage, avec tout ce qui lui étoit nécessaire pour vaincre l'ennemi, une montre à console. Deux Capitaines, bien que leur fuite fut très précipitée, et qu'ils trouvassent de bonnes couchettes dans leur quartier, contraignirent leurs soldats épuisés de fatiques à mettre sur pied le soir, et à emballer de nouveau le matin, leurs lits militaires. Les soldats reçurent même des coups de bâton, pour s'être arrêtés à déjeûner, en faisant cet ouvrage.

dans le Corps des officiers. Que ceux-ci soient appliqués aux études, et que la gymnastique forme le soldat. Des Sous-Officiers exercés pourront, dès l'école, donner cette instruction aux enfans. La masse entière de la nation acquerroit une force, une capacité de résistance aux fatigues, une habileté de maniement qui, même pour la classe vouée ensuite aux travaux de l'agriculture et aux ouvrages rudes, ne seroit pas perdue. Avec ces qualités acquises, une recrue se formeroit en un mois aux exercices, tout homme, dans ce court espace, (il falloit ordinairement une année) pourroit devenir soldat, et toute la nation, dans le même intervalle, être mise en état de porter les armes.

La gymnastique accoutumeroit le corps aux fatigues; la force acquise ne le seroit jamais en pure perte même pour ceux qui se livreroient aux professions de la mollesse. Il y auroit dans la nation entière plus de bravoure, plus de courage, plus de résolution, qualités qui dépendent du sentiment que chaque individu a de sa force corporelle. On ne risque point ce que l'on croit n'avoir pas la force d'entreprendre. L'homme habile dans la gymnastique et vigoureux ne trouvera point de danger dans dix occasions d'exercer ses forces, et il agira; tandis que celui qui se sent foible et embarrassé n'entreprendra les choses périlleuses en apparence que par contrainte, et pour peu qu'il y ait du danger, il succombera.

Rien n'est si propre à encourager les jeunes gens à se surpasser l'un l'autre que les exercices gymnastiques.

Toutes les forces sont tendues, tous les moyens mis en usage; une victoire pareille est, aux yeux du jeune homme, le plus haut degré de gloire. De là vient que le développement des forces corporelles, réuni à l'éducation, sert en même temps de développement au génie et fait naître l'ambition. Cette ambition, une fois devenue caractère dans l'enfance produit, dans la vie militaire, les plus généreux efforts, et enfante des prodiges sur le champ de bataille. Réunissez aux forces physiques et à la vigueur du Germain ce désir fougueux de la victoire, cette noble fierté; vous pourrez tout attendre du soldat.

Que la gymnastique écarte donc de la masse du peuple l'embarras et la foiblesse, et que cette masse prenne une ambition généreuse, l'officier n'aura pas l'idée de la dresser comme une machine, il la reconnoitroit capable des efforts plus relevés du génie, son but seroit plus noble, et il ne la feroit pas opérer méchaniquement.

On pourroit annexer à ces exercices gymnastiques des fêtes militaires, que l'on célébreroit le Dimanche afin que la jeunesse qui ne fréquente plus les écoles, et qui est occupée les jours ouvrables, puisse y prendre part. Les jeunes gens ont un penchant dominant pour de pareils jeux. A peine le mot de guerre se fut-il fait entendre dans le Nord de l'Allemagne, à peine eut-on vu les premiers soldats se mettre en marche, que des troupes de jeunes garçons passèrent les rues avec des tambours et des flûtes, formèrent des compagnies et se

livrèrent des combats. De pareilles institutions n'exigent aucune dépense et donneroient une tournure nouvelle à l'esprit de la nation. L'égoïsme est dans les classes supérieures; le patriotisme et l'esprit national ne se trouvent que dans des conditions plus basses. Toutes les fois qu'il s'agit de la culture d'une nation, c'est par le peuple qu'il faut commencer. On ne commence pas une maison par le toit, on l'élève par les fondemens.

Si dans ces jeux on disposoit en même temps les choses de manière à faire découvrir le courage, la résolution, l'habileté à prendre des mesures, la facilité à saisir de ceux qui seroient entrés en lice, on trouveroit déjà occasion de démêler les sujets propres à devenir, dans la suite, de bons officiers. On admettroit ceux-ci, sans distinction de rang, dans des écoles militaires, (nouveau besoin de l'Etat) où la gymnastique et les jeux seroient particulièrement appliqués à la tactique. Ils dresseroient eux-mêmes les plans et l'exécution seroit confiée à celui dont le plan auroit été trouvé le meilleur. Ces jeux, auxquels on joindroit le jeu militaire inventé par le Lieutenant Hellwig de Brunswic, seroient la meilleure application de la théorie qu'ils auroient apprise, et la pierre de touche de leur capacité.

Il me semble que des préparatifs semblables formeroient, dans quinze ou vingt ans, une armée telle qu'on n'en auroit pas encore vue de pareille sur les champs de bataille.

Après cela on feroit, avec fruit, un armement général et l'on établiroit des Corps de réserve en cas de guerre. On n'attendroit pas qu'une guerre eût éclaté pour chercher à connoître les têtes capables, les génies réels. Ceux qui mériteroient des distinctions auroient déjà trouvé bien des occasions de se légitimer, et on seroit délivré de l'embarras du choix entre l'inexpérience de la jeunesse et l'épuisement de forces d'un âge avancé.

Relations de Berlin.

I.

Du 16 Juin 1807.

Je saisis votre idée. Quand on s'intéresse, comme vous, aux affaires du temps et à l'histoire de la capitale on aime à recevoir périodiquement des nouvelles de ce qui s'y passe. Je vous communiquerai ce qui parviendra à ma connoissance. La capitale est bien, comme vous le dites, représentative à plusieurs égards de tout le pays, et son histoire est celle de l'Etat, si on ne la prend pas trop excentriquement. C'est de la résidence que partent les opinions qui gagnent les petites villes et se communiquent de là aux habitans du plat-pays.

Sous un point de vue cependant elle se distingue des autres parties du royaume. Les habitans de la grande ville font plus de folies que leurs compatriotes des

petites villes et des villages. Ils ont moins de vertus, si tant est qu'ils en ayent et que l'éclat dont on les environne soit autre chose qu'un éclat emprunté.

C'est ce qui n'est pas difficile à expliquer. Le plus sage est celui dont l'existence est le plus rapprochée des lois de la nature, c'est l'homme de la campagne, et après lui, l'habitant des petites villes. En outre, l'habitant de la résidence a plus de besoins, et l'obligation de les satisfaire lui fait prendre différentes directions et le fait dévier du droit chemin. Il faut avoir peu de besoins pour être vertueux, et pour demeurer exempt de l'impulsion des passions. Pour l'habitant de la grande ville, les occasions de faire le mal sont plus fréquentes; de là la corruption des Berlinois.

Lorsque je prononce si décisivement contre eux, vous comprenez bien que je ne parle que du plus grand nombre, et qu'il y a des exceptions. Nous avons des compatriotes, vertueux pour l'amour de la vertu même et qui ne se permettent d'écart contre aucun de ses principes. Il y a des gens honnêtes qui se nuisent à eux-mêmes plutôt que de se permettre de nuire, le moins du monde, aux autres et que rien ne détermineroit à s'écarter des voies de la probité. On les connoit peu et le nombre n'en est pas grand.

Concluez de là qu'en parlant des Berlinois, je parle de ce qui se voit le plus communément parmi eux. Je me mets en garde contre l'accusation de les condamner tous. Si quelque mécontent me prend à partie et m'interroge sur ceux que je prétends ne rien valoir, je

lui dirai: ce n'est pas vous que j'entends par là; vous êtes, sans doute, un des braves. De cette manière on se tire d'affaire; c'est ce qu'on se doit à soi-même, car un trait caractéristique des Berlinois est de se prévaloir de la supériorité même de leur domicile, et plus d'un blasphémateur a déjà eu lieu d'essuyer un châtiment de la part des puissans du siècle, soit en rang, soit en force, pour s'être exprimé avec trop de hardiesse.

Esquissons maintenant le tableau.

Le Berlinois parle des arts avec une exaltation poétique; en lui-même il y est assez indifférent, ou, s'il s'en occupe, c'est pour entendre parler de soi, ou pour atteindre un but, la faveur de quelque protecteur des arts dont il souhaite, en même temps, de faire le sien. Il ne s'intéresse cependant que pour les artistes et les arts qui sont déjà protégés, ou dont on fait quelque bruit. Lorsque Kozebue recommande Gall, Himmel un virtuose, Klaproth un chimiste, tout le monde y court, afin de pouvoir dire: „et moi aussi j'y „ai été."

Le Berlinois est curieux jusqu'à la rage, pourvu que sa curiosité puisse être satisfaite sans qu'il lui en coûte. Y a-t-il quelque dépense à faire? on se venge en calomniant l'objet de cette curiosité. Ce reproche peut être appliqué généralement. Quelqu'un s'arrête-t-il dans une rue un peu fréquentée, en portant un regard attentif sur une fenêtre, ou sur quelque objet que ce soit? aussitôt il se rassemble des grouppes qui portent

les yeux du même côté. L'un des badauts s'informe-t-il de ce qu'il y a à voir? il suffit qu'on lui réponde: „il „y avoit à la fenêtre un homme avec un nez tout noir" pour que la multitude augmente en colosse. Retirez-vous, revenez au bout d'une heure, et vous trouverez encore des gens qui attendent le nez extraordinaire.

Le Berlinois est bienfaisant. C'est, à la vérité, bien souvent par ostentation. J'ai observé que des pauvres ont été près de mourir de faim et de succomber aux angoisses de la douleur, sans que personne s'en mette en peine. Mais publie-t-on une liste des bienfaiteurs? indique-t-on dans les feuilles publiques un domicile où le malheureux attend des secours qui seront vus? le torrent s'y porte. Souvent même le protecteur a déclaré qu'il étoit temps d'arrêter l'effusion des bienfaits. Je ne dis pas que l'accusation porte sur tous; mais, en vérité, le cas est assez ordinaire.

Le Berlinois est disposé à l'ostentation; peu lui importe aux dépens de qui il brille. Il arrive d'ordinaire que les exemples des rangs élevés influent sur les conditions inférieures; ici c'est l'opposé. La maison du Souverain est un modèle de simplicité et de paix domestique; loin de l'imiter, on a tourné ces vertus en ridicule, on a poussé la parure à l'extrême, on a donné de grands repas avec de l'argent emprunté et aux dépens des concitoyens, on s'est élevé au dessus de son état sans faire réflexion sur les suites. Actuellement encore on n'agit pas autrement. Quand il n'y auroit à la

maison, ni pain, ni argent, le maître et la maîtresse ne peuvent se dispenser d'aller au théâtre, au concert, aux tentes, chez Kämpfer, à Charlottenbourg, à la vigne de Mollard. Le valet, la servante, le compagnon suivent cet exemple, et la dissipation est générale.

Le Berlinois incline fortement à la sensualité; les maisons de joie sont en grand nombre. Les personnes de mauvaise vie acquièrent, contre payement, des privilèges de la police, et se mettent sous sa protection. On dit les mauvais lieux nécessaires; il se peut que la corruption des citadins les exige. Il est averé que plus de 2000 filles ou femmes se sont déclarées enceintes des oeuvres de soldats François; il y en a bien autant qui auront gardé le silence, et bien plus qui trouvent plus d'avantage à dénoncer quelque galopin Berlinois qui, au moins, peut être condamné à l'alimentation. Beaucoup d'autres mettent probablement la charge sur le compte de leur souffre-douleur. Et cependant les soldats François ne se sont permis aucune violence. Mais, dit le proverbe: „pour qui danse volontiers, la mu„sique est aisée." J'ai honte d'ajouter que des mères mêmes ont mis leurs filles sous l'aile protectrice de Mde. Bernard. De là aussi l'excessive indigence, la multitude des enfans couverts de lambeaux et d'une face blême que l'on rencontre dans les rues.

Le Berlinois met sa force à parler de patriotisme. Je dis juste en avançant qu'il en parle, car on ne voit pas qu'il agisse beaucoup d'après ce principe. La basse classe est dévouée à la patrie et au Roi; les individus

des classes supérieures sont trop avisés; ils savent critiquer, ils savent peu sentir. En Octobre 1806, ils portoient des *pereant* aux François, en Novembre ils ont lamenté de voir la guerre. Vous eûssiez été surpris de voir des hommes qui avoient reçu toute leur subsistance du Roi, qui l'attendoient encore de lui, prononcer décisivement, l'accuser seul de tout le désastre d'une guerre que leurs clameurs ont excitée; vous eûssiez souhaité de les punir sur l'heure. Lorsque j'entends V* raconter que le Souverain s'est fait une moustache et qu'il a médité trois jours s'il donneroit aux nouveaux bataillons des chapeaux ou des bonnets, B* prendre insidieusement le parti du Monarque et l'excuser sur ce qu'il n'a pu résister à ses officiers subalternes qui demandoient la guerre, P* accuser hautement la régence de bêtise en ce qu'elle déclare que les billets de trésor ne sont pas à réaliser par-tout et qu'elle en baisse ainsi le prix, H*, M*, R*, S* se venger de leurs pertes par des imprécations contre le Gouvernement, je ne puis contenir mon indignation. Ceux, des classes supérieures, qui sont dévoués au Roi, ne le disent qu'à leurs amis, ils risqueroient, en parlant trop haut, d'être dénoncés comme traîtres, ou d'être pris pour des imbécilles. Que l'on blâme ce qui est à blâmer, mais que l'on soit juste! Je suis très mécontent p. ex. des procédés de plusieurs Employés supérieurs, mais je ne crie pas pour cela contre le tout. Que la malédiction du peuple frappe le coupable, mais qu'elle ne tombe pas indistinctement sur tous ceux qui ont pris part au Gouvernement.

Mais s'il est révoltant d'entendre ces arrêts insignifians de condamnation, il n'est pas moins fastidieux d'entendre parmi le peuple les exclamations du patriotisme. Chacun y transforme ses espérances et ses désirs en réalité, on n'y connoit point de route mitoyenne, la masse du peuple prétend que les Prussiens et les alliés auroient remporté, il y a quelques temps, des victoires complètes. Lorsque les feuilles publiques annoncent quelques nouveaux succès des François, on s'écrie que la nouvelle est fausse, qu'il faut bien de la stupidité pour y ajouter foi. Après la bataille d'Eylau, on attendoit avec impatience le foible reste des fuyards François qui devoient passer en hâte par Berlin. Cent-mille hommes, disoit-on, sont restés sur la place, sans les prisonniers et les blessés qui ne sont pas à compter. Ils eurent, à la vérité, des pertes très sensibles, mais les gazettes ont donné beaucoup d'éclat à la victoire des Russes et des Prussiens. Quoiqu'il soit vrai que le Général Lestocq ait commandé avec une intrépidité étonnante, quoiqu'il soit vrai que Napoléon ait dit d'une batterie Prussienne: „quel est le „diable qui commande cette bouche infernale qui ané„antit mes Gardes?" les données qu'on alléguoit étoient autant de bêtises. Ce qui est vrai, c'est que l'on vit, jusqu'à 30 ou 40 chariots, à la file, chargés de blessés traverser Berlin, d'heure en heure.

Le baromètre des espérances monta furieusement lorsque la nouvelle se répandit que les Suédois, assiégés dans Stralsund, avoient fait une sortie, repous-

sé les François, et qu'ils avançoient de tous côtés. Cela étoit vrai, en partie, mais on y ajoutoit beaucoup. On prétendoit avoir vu des patrouilles Suédoises près d'Orangebourg, on avoit entendu le feu de leur mousqueterie. C'étoit précisément l'époque du payement du premier tiers de la contribution, et le secours ne pouvoit venir plus à propos. Vous connoissez les Berlinois, ils se croyoient déjà affranchis de ce payement, et s'attendoient à voir les Suédois expulser de la ville les troupes Françoises et celles de Nassau. On ne concevoit pas la lenteur du Gouverneur et du Commandant à empaqueter leurs affaires, et l'on attendoit à chaque instant le départ des troupes. Il ne faut pas disconvenir que les événemens qui avoient eu lieu pouvoient donner quelque espérance. Un bruit sourd se répand que les Suédois ont fait une sortie et qu'ils ont eu du succès. On croit, on doute, l'affaire se confirme. Un Conseiller provincial de la Marche Ucraine reçoit par estafette l'avis de cette marche, et se hâte de partir pour veiller à l'ordre dans son cercle. Des voyageurs arrivés du Meklenbourg parlent tous des Suédois. Les non-patriotes doutent, les patriotes poussent des cris de joie. Une file de voitures arrive par la porte d'Orangebourg et fait halte sous les tilleuls. La curiosité assemble une foule immense. Quelques soldats des troupes Hollandoises sont sur les voitures; on les entend parler le bas-Allemand. Interrogés par les spectateurs ces soldats donnent des réponses qui confirment les idées où l'on étoit déjà. „J'allois-dit l'un d'entr'eux —

„avec mon bataillon de Hollande à Rostock. J'étois ma-„lade et l'on me mit sur le chariot où je me trouve. „Quelques-uns de nos bataillons étoient déjà dans la „Poméranie Suédoise, et nous devions les suivre. Nous „avions un canon en sortant de Rostock. Notre batail-„lon reçut ordre de précipiter sa marche, parcequ'on „en étoit déjà aux mains. Nous arrivâmes à Demmin, „où j'appris que mon bataillon avoit été fait prison-„nier par les Suédois. On mena les malades à Prentz-„lau. A peine y fûmes-nous arrivés, que l'on nous dit „que les Suédois étoient à nos trousses, et qu'il fallut „aller plus loin. A Templin on nous dit qu'ils étoient „entrés dans Prentzlau; à Zehdenick on nous dit qu'ils „étoient à Templin. Ces gens font prisonniers tout ce „qu'ils rencontrent." Les autres malades assurèrent aussi avoir été dispersés, de sorte que l'on ne forma plus aucun doute. On s'imagina les succès plus grands qu'ils n'avoient été réellement; on crut que l'arrivée des Suédois délivreroit Berlin, tandis qu'on auroit dû supposer qu'elle ne feroit qu'augmenter la calamité.

L'après-dinée du même jour, un bataillon des troupes de Nassau sortit de la ville par la route qui menoit à Orangebourg. De ce moment on n'eut plus de doute. La promenade des tilleuls étoit remplie de curieux. „Qu'ils viennent," — dit, presque à haute voix, un homme un peu pris de boisson — „qu'ils „viennent! nous les recevrons à bras ouverts." Le Commissaire de police N* qui étoit présent en habit bourgeois, et qui, d'après le conseil de ses collègues, auroit

dû ne prendre aucune notice de ces expressions d'un homme qui avoit bu, crut ne pas oser le laisser impuni. Il alla chercher la garde voisine; mais, dans la foule, on l'avoit reconnu, et on avertit à temps le parleur qui s'éclipsa. Le Commissaire de police revint, chercha long-temps avec sa lorgnette, et se retira enfin, confus et secrètement bafoué. Les curieux allèrent encore, quelques jours de suite, par troupes, hors des portes qui sont sur les routes de la Poméranie Suédoise; mais les attendus n'arrivèrent pas et l'on ne rencontra que des malades François qui avoient quitté, par précaution, les hôpitaux qui pouvoient se trouver sur leur passage. On les questionnoit pour attraper quelque récit qui confirmât les espérances que l'on nourrissoit.

Quelques jours après, la gazette de Spener publia la nouvelle de la défaite des Suédois près de Pasewalk et mit fin à la joie des Pseudo-patriotes. Vous pouvez bien juger que l'on douta encore quelques temps de l'authenticité de cette nouvelle, jusqu'à ce que la certitude du fait devint incontestable.

Depuis votre départ, il y a encore eu une arrestation singulière. Vous connoissez un nommé Bock, de la librairie de Nauck, membre d'un théâtre particulier et connu par son dévouement pour le parti François. Cet homme a souvent eu des démêlés avec les patriotes et s'est attiré la haine du public. Un soir, en revenant à la maison, il fut arrêté et conduit à la prévôté de la Cour. C'étoit, selon l'ordre d'arrestation

„pour des discours défendus." Il n'y comprenoit rien, lui qui avoit toujours été si bien disposé en faveur des François. Le public ne savoit qu'en penser. Il se trouva enfin qu'il avoit dit un jour au café de Benda „que „la Garde nationale qui se vantoit de son patriotisme, „servoit effectivement contre le Roi, puisque, si elle „n'existoit point, Napoléon seroit obligé de laisser à „Berlin une plus forte garnison qui lui manqueroit à „l'armée." Il avoit dit cela sans intention; on l'avoit épié et dénoncé sans le connoître.

Il resta quinze jours aux arrêts et fut ensuite relâché sans apprendre quoique ce fût au sujet de son délit. Ses anciens antagonistes se réjouirent de ce contretemps; les patriotes orthodoxes y virent le *doigt de Dieu.*

Vous aimez les anecdotes vraies; voici une petite aventure arrivée aux environs de Berlin: Un paysan avoit souvent été maltraité en faisant ses voiturées de requisition; l'ignorance de la langue lui avoit, plus d'une fois, attiré des coups. Un jour, il se trouva qu'il conduisoit un homme qui parloit françois et allemand, et qui paroissoit d'ailleurs d'une humeur assez joyeuse. Il le pria confidemment de lui donner quelque petite instruction et de lui enseigner un mot de réponse pour satisfaire ceux qu'il conduiroit à l'avenir. „Cela est assez aisé, lui dit l'autre; toutes les fois „qu'un François prétendra quelque chose, tu répon„dras: *Oui b.....!*" Le paysan, reconnoissant, le remercia. Peu après, comme il menoit un Commissaire,

il ne manqua pas de répondre très distinctement à sa première interpellation: *oui b.....!* Le François n'en crut pas ses oreilles, donna lieu à la réitération de la réponse et enfin, se voyant offensé, lui asséna des coups de canne. Le paysan revint à la maison tout meurtri. „C'étoit un méchant homme," dit-il à son voisin qui lui en demandoit des nouvelles, „si je n'eûsse pas su „quelques mots de françois, je crois qu'il m'auroit as- „sommé."

La lâcheté de la cavalerie, au moins d'un grand nombre de ceux qui la composent est si généralement reconnue ici qu'un plaisant a eu l'idée de parodier l'hymne militaire si connu des troupes Françoises. Je vous en adresse un échantillon. Je sais bien qu'on en veut trop à nos officiers. C'est la suite d'avoir eu trop de jactance. Il falloit premièrement battre l'ennemi, et puis chanter.

Adieu donc, ô tendre patrie!
Le jour de marche est arrivé.
Ah! quelle affreuse tyrannie!
L'étendard est déjà levé.
Avant d'aller dans les campagnes,
Suivre nos bêtes de soldats,
Prenons encore dans nos bras
Nos bouteilles et nos compagnes.
Les verres dans nos mains, rangés en bataillons,
Buvons! buvons!
Que le Champagne arrose nos sillons!

II.

Berlin le 1 Juillet 1807.

On a fait le reproche aux Russes de n'avoir pas avancé vers la Vistule après la bataille d'Eylau; d'après les relations qui me sont parvenues, la chose étoit impossible à exécuter, quand même Bennigsen en auroit eu l'intention. Il ne restoit que 14000 hommes en état de combattre; tout le reste étoit blessé. Dans ces circonstances, une armée perd le goût d'avancer, quand même l'ennemi seroit affoibli; ce qui n'étoit pas le cas. *)

Personne n'ajoutoit foi à la prise de Danzig, pas même dans les conditions supérieures où l'on est assez prévenu en faveur des François victorieux. On avoit des raisons d'espérer que la forteresse tiendroit; on avoit entendu qu'un nombre considérable de Russes y étoient en garnison, on connoissoit l'énergie du Général Kalkreuth qui en avoit le commandement, on avoit entendu dire que les hauteurs qui couronnoient la ville étoient imprenables.

L'éditeur du Télégraphe, qui publia le premier cette fâcheuse nouvelle, eut le plus à souffrir de cet événement qui déjouoit toutes les espérances. Tout le monde s'en prit à lui, et la classe du peuple se montra si irritée que l'on craignit qu'il ne fût exposé à quelque mauvais traitement. On crioit au mensonge, on lui jeta de la boue dans sa chambre; un polisson lui

*) Ceci ne me paroit pas exact. L'avenir nous instruira un jour des motifs de ce délai.

jeta même une corde avec le conseil de se pendre; un maître boucher vint demander pour un gros de mensonges. (C'étoit le prix ordinaire de la feuille.) Sur l'observation que ce propos étoit grossier, le boucher répartit que le Télégraphe devoit être content de recevoir un gros pour des sottises qui ne valoient pas un demi-feniu. Au café de M*, quelqu'un le montrant au doigt, et disant: „voilà cet homme!" on lui répondit: „ne l'appellez pas homme; dites: voilà le Télé„graphe!" Telle étoit alors la fureur des Berlinois contre Jules Lange. On s'empressoit à l'insulter, on rappelloit le souvenir de sa carrière littéraire; on y ajoutoit des sarcasmes et des inpromptus pour se venger de la nouvelle de la prise de Danzig. A cette même occasion, un officier Prussien, de Kannaker, fut arrêté. Il avoit commis l'imprudence de contester hautement cette nouvelle, et de faire publiquement la gageure qu'elle étoit fausse. Il resta quelques temps détenu à la prévôté de la Cour, et fut ensuite transporté en France. Ce n'étoit cependant pas la seule raison qui le fit exporter. Il s'étoit empressé depuis long-temps à faire connoître son dévouement pour le Roi et pour les alliés. Toutes les fois qu'il arrivoit un transport de prisonniers Prussiens ou Russes, il étoit le premier à aller les consoler et leur porter des gratifications. Quelques jours encore avant sa captivité, il étoit en compagnie à Richelsdorf dans un temps où on s'y rendoit en foule pour voir la nouvelle île, au milieu d'un grand nombre d'officiers François, et il porta à haute

voix les santés du Roi et de l'Empereur Alexandre. On dit que le Général Hullin l'ayant fait venir, depuis son arrestation, et lui ayant demandé s'il étoit vrai qu'en Octobre 1806, n'étant plus officier, il ait encore voulu ériger un corps de volontaires à ses dépens, il répondit que cela étoit vrai, et que même encore actuellement il en érigeroit un, s'il croyoit que par ce moyen le Roi pût être aidé. Hullin répartit qu'il ne pouvoit donc plus être regardé comme un simple particulier, mais comme un officier, et qu'ainsi il falloit le transporter en France, puisque d'ailleurs il paroissoit être un homme inquiet. J'ignore jusqu'à quel point le fait est véritable; mais il est sûr qu'il avoua la gageure et qu'il continua à dire que la nouvelle annoncée dans le Télégraphe ne lui paroissoit pas authentique, et que personne ne pouvoit le contraindre à ajouter foi à ce qui lui paroissoit incroyable. Le Commandant répondit qu'il étoit bien permis de croire ce que l'on vouloit, mais qu'au moment où l'on exprimoit sa croyance d'une manière qui pouvoit préjudicier au repos public, on méritoit d'être puni. Il avoit raison. Tout homme doit être soumis à la puissance supérieure qui a la force en main. St.-Paul a prononcé cette maxime dès le premier siècle; Mr. de Kannaker pouvoit y penser dans le dix-neuvième.

J'ai déjà dit que les Berlinois prenoient plaisir à chicaner l'éditeur du Télégraphe; en voici la preuve. Il parut une carricature qui circula en silence de main en main, et dont on lui faisoit l'application. On avoit

représenté le diable tirant un homme à lui à l'aide d'une corde qu'il tenoit avec des pinces. De sa bouche sortoient ces paroles: *Ho! ho! en voilà un qui infectera tout l'enfer!* Au bas de la carricature, on lisoit: *scène d'une pièce non encore jouée.* L'inventeur supposoit donc qu'un jour elle le seroit. On fit bientôt une seconde édition perfectionnée de cette carricature. L'homme transporté avoit une ressemblance frappante avec l'éditeur du Télégraphe, mêmes traits, même attitude, même costume, jusqu'à la houseine qu'il portoit en main, jusqu'à la lorgnette qui, dans la seconde édition, étoit tombée à ses pieds. On n'avoit rien oublié. Comme on commençoit à faire un peu trop de bruit de cette pièce, la police fit effort pour découvrir l'auteur de la seconde édition. On y réussit. Amené devant Hullin, l'artiste protesta d'avoir eu d'autre idée que celle de faire un tableau; le Commandant n'en prit pas d'autre notice et se contenta de se faire livrer la planche qui fut restituée, au bout de trois semaines, à l'auteur. La malignité eut lieu d'être satisfaite de ce jugement. Peu de temps après, il parut une simple esquisse de la figure de l'éditeur avec son nom et un point interrogatif. La cohue s'accrut tellement devant son bureau qu'il fallut y mettre une garde. On dit que le Gouverneur fit des reproches au président Büsching à l'occasion de ce désordre, mais qu'il fut satisfait de l'explication qui lui fut donnée, que la haine du public contre Lange avoit été déjà excitée auparavant par quelques traits de sa caractéristique. Il ne résulta point de mal de tout

cela, et bientôt la haine des Berlinois fit place à l'indifférence pour un homme dont la malignité avoit attaqué beaucoup d'honnêtes gens.

J'ai encore à vous conter ce que nous avons appris des causes de la reddition de Danzig. Kalkreuth avoit envoyé un courier, à Koenigsberg pour déclarer qu'il seroit obligé de se rendre s'il ne recevoit point de munitions. On fut long-temps embarrassé sur les moyens de lui faire parvenir ce qu'il demandoit. Il en résulta des délais. Enfin on lui envoya par Pillau un Courier pour lui annoncer que le lendemain il recevroit ce qu'il avoit désiré. Un Capitaine Prussien qu'on lui dépécha fut fait prisonnier avant même d'avoir mis pied à terre sur la Nehrung. Il pouvoit retourner en hâte sur ses pas, il n'en fit rien; il devoit jeter ses dépêches à la mer, il ne le fit pas non plus; il les livra aux François. De cette manière ils apprirent ce qui devoit arriver, et firent des préparatifs pour arrêter, à son entrée dans le port, la frégatte qui devoit apporter des munitions. On jeta dans l'eau de gros cables amarrés solidement au rivage, les uns à fleur d'eau, les autres à deux aunes de profondeur. Le Commandant du vaisseau crut qu'il seroit aisé de briser le pont en avançant d'une course rapide. On tendit toutes les voiles. Un oiseau ne vole pas avec plus de célérité que n'approcha la frégatte. Le pont fut effectivement brisé. Mais elle s'engagea toute de suite dans les cables, demeura stationaire et la troupe qui la commandoit, exposée de tous les côtés à un feu violent, fut obligée

de se rendre. Quelques temps auparavant, comme on vouloit envoyer du secours de Koenigsberg à Danzig, on différa par économie, on se refusa au salaire demandé par les bateliers; huit jours se passèrent, il fut alors trop tard. En outre, on n'agissoit pas avec harmonie, les Russes, partis de Memel, arrivèrent 24 heures avant les Prussiens embarqués à Koenigsberg, seuls, ils ne purent point agir. Le Holm, île de la Vistule, étoit tombé, quelques jours auparavant, par une ruse, entre les mains des François. Elle étoit gardée par des Russes. Kalkreuth avoit voulu les renforcer par des Prussiens que le Commandant Russe avoit refusés. Les François, qui connoissoient la fureur des Russes pour la boisson, firent tomber volontairement entre leurs mains un bâtiment chargé d'eau de vie. La ruse eut son effet; les Russes s'enivrèrent, et dormirent d'un sommeil profond au moment de l'attaque. Si tout cela est vrai, il faudra avouer que nos arrangemens étoient tels que l'ennemi n'eut pas pu les déterminer plus à son avantage, s'il eût été consulté. Sous ce point de vue, les derniers événemens qui ont eu lieu ne doivent point occasionner de surprise.

Il y a quelques temps qu'on ne pouvoit raconter assez de traits de Schill; depuis un temps on n'en parle plus. La dernière avanture a eu lieu au mois de Mai. Si elle est conforme à la vérité, elle atteste, à un haut degré, sa fidélité et son énergie. *Relata refero.*

Schill avoit été absent de Colberg, à son retour il apprit que le Commandant étoit en négociation avec

les assiégeans, et qu'il rendroit bientôt la forteresse.

„Approuvez-vous cela — dit-il aux officiers avec „fureur. — Non, lui répondirent-ils; mais qu'a- „vons-nous à faire? — Ne pas le permettre, ne pas „l'accorder — Mais la subordination? — S'il arrive „ici ce qui est arrivé ailleurs où les forteresses ont été „livrées par la stupidité et la trahison, la subordina- „tion est un crime. Si vous êtes braves, si vous êtes „fidelles au Roi, faisons cause commune, et Colberg „ne se rendra point — Mais — Secondez-moi de „votre fidélité et de votre énergie, et j'arrêterai ce que „la lâcheté et la trahison ont voulu effectuer. Je prends „sur moi toute la responsabilité. Si les choses en vien- „nent au point le plus fâcheux, rejetez tout sur moi; „mais que l'on me suive!"

Le feu de son discours les saisit, et lorsqu'ils lui eurent promis de le seconder, il leur communiqua son plan.

Ils allèrent en corps, Schill à leur tête, trouver le Commandant. Il lui demanda si la chose étoit telle qu'on l'avoit rapportée. Le Commandant ne le nia point; mais il ajouta que dans l'extrêmité où il se trouvoit réduit, il ne pouvoit agir autrement. Schill lui représenta que le danger n'étoit pas si imminent. Le Commandant lui ayant de nouveau déclaré qu'il capituleroit: „il n'en sera rien!" répliqua Schill avec violence. Et sur les remontrances que lui fit à ce sujet le Commandant: „vous avez cessé de l'être, — lui dit-il, — vous êtes mon prisonnier." Il lui de-

manda en même temps son épée. Enhardis par cet exemple, les officiers se sentirent plus forts, et se joignirent à lui. L'excommandant fut embarqué et envoyé à Koenigsberg. Schill prit intérimistiquement le commandement de la forteresse, et le Roi le confirma ensuite dans cette dignité. Les assiégés, ayant appris ce qui s'étoit passé, ils firent savoir, par un parlementaire, qu'ils ne traiteroit jamais avec lui. Il répondit que c'étoit précisément là ce qu'il souhaitoit. Colberg fut sauvé.

Voilà le fait, tel au moins que je l'ai appris; mais il m'a été communiqué par un homme digne de foi, et bien instruit de ce qui se passe au delà de l'Oder.

Après la reddition de Danzig, Napoléon fit de nouveau offrir au Roi une suspension d'armes, lui déclarant, en même temps, qu'il feroit des conditions de paix favorables et qu'il ne prétendoit autre chose de lui, sinon qu'il se retirât de l'alliance qu'il avoit contractée et qu'il se joignît à la ligue Germanique. Le Roi répondit qu'il ne pouvoit se séparer de son allié. Cette résolution étoit dictée par la probité; mais elle n'étoit point avantageuse à la Prusse.

Lorsqu'on reçut la nouvelle de la défaite de Friedland, on eut de nouveau les mêmes doutes. Nous sommes endurcis dans de cas pareils. Il se trouva des personnes qui, lorsqu'on publia la suspension d'armes, n'ajoutoit encore foi, ni à cette bataille, ni à l'occupation de Koenigsberg. On prétendoit avoir des nouvelles toutes différentes, et lorsqu'enfin la suspension

d'armes entre les François et les Russes ne put absolument plus être révoquée en doute, on lui attribua d'autres causes que les véritables. Les François, disoit-on, sont totalement battus, Napoléon lui-même a été fait prisonnier. (Il est vrai qu'il fut en danger.) On prétendoit que la suspension d'armes avoit été demandée par les François et non par les Russes. On supposoit du patriotisme dans ces propos. Enfin l'on apprit que la suspension d'armes avoit aussi été accordée aux Prussiens; mais ce ne fut pas un sujet de joie. On trouva dans cet événement la confirmation de ce qu'on avoit déjà pressenti; c'étoit que l'alliance de la Russie ne nous seroit pas d'un grand secours; que cette puissance, dans ce moment critique, suivroit la maxime qu'il est juste de commencer par songer à soi et que, selon le proverbe, elle nous laissoit dans la nasse. C'étoit donc là le premier gain que l'on recueilloit de la visite d'Alexandre et de ses sermens prononcés près de la tombe de Frédéric! Ah! si Frédéric avoit pu se lever du sépulcre, il leur eût dit: „ne jurez point; les „Souverains sont esclaves de l'esprit du siècle, ils ne „peuvent pas suivre le voeu de leurs coeurs. Ne jurez „point, vous ne pourrez tenir vos sermens." Aussi les Berlinois ne firent-ils pas grâce à Alexandre dans leurs jugemens. On parla beaucoup, de perfidie, d'abandon au besoin. Nous sommes excellens en paroles. C'est une vérité évidente que les relations diverses doivent déterminer différemment les actions des hommes, bien plus celles des Souverains. Plusieurs de-

ceux qui condamnoit Alexandre, auroient, à sa place, agi comme lui, ou au moins auroient eu tort de ne pas le faire. Toujours l'événement étoit-il bien fatal. Il ne fut pas difficile de conjecturer la catastrophe qui alloit en résulter.

Une jeune demoiselle alla dans ce temps à la promenade, hors de ville, avec un officier François. Sa mère lui faisant, à son retour, des reproches de ce qu'elle se mettoit ainsi dans la langue du public; „Mais, „Maman! lui dit-elle, nous avons suspension d'armes!" Un Juif dit à cette nouvelle: „Comment la suspension „d'armes est-elle possible? Les Prussiens n'ont plus „d'armes et depuis le 14 Octobre ils ne font que courir!"

Ceci s'applique particulièrement aux gens de naissance et à la cavalerie dont j'ai parlé dans ma première lettre. Quelques-uns d'entr'eux ont manifesté une timidité et une sagesse exemplaires. On rapporte que des officiers du régiment de K. galopèrent de Weimar à Magdebourg sans arrêter pour fourager leurs chevaux, et qu'ils y arrivèrent sans chapeau pour sortir d'angoisse. Aussi parvinrent-ils à leur but. Les gazettes ont été remplies d'avis où des officiers annoncent à leurs Mamans ou à leurs femmes qu'ils sont arrivés, *dieu soit loué! sains et sans dommage*, à tel ou tel endroit. Dieu veuille conserver ces honnêtes gens qui ont si sagement évité le danger pour conserver en eux-mêmes des appuis au trône et des défenseurs à la patrie!

On fit mieux la guerre en Prusse. Les régimens Prussiens montrèrent tant de bravoure que les officiers

et les soldats François dirent, à leur retour, qu'il y avoit actuellement de l'honneur à se battre avec eux. C'est encore une consolation pour le bon patriote sensible à la réputation de ses concitoyens. Il seroit à souhaiter qu'il pût réparer le mal qui a été fait, et guérir des plaies douloureuses.

Mais on apprend encore des traits qui ne consolent point. En Prusse aussi, il y a, parmi les officiers, des individus qui n'ont pas été suffisamment épurés par le malheur. Le Général Prussien N. N. qui commandoit un détachement du Corps de Lestocq plaça, après la bataille de Friedland, près de Koenigsberg, un piquet de deux escadrons de Hussards bruns qui devoient, en même-temps, faire son arrière-garde. A l'approche des François, il oublia ces deux escadrons, il se retira avec ses troupes aussi vite qu'il lui fut possible; l'arrière-garde, non-avertie de le rejoindre, fut faite prisonnière par le Corps du Maréchal Soult. On conçoit qu'un incroyable qui voyage peut oublier des pots de pomade dans une auberge; mais 500 braves! les oublier! „C'est ainsi" dit Henri de Bülow, „qu'on „fait la guerre quand on veut du bien à son ennemi!"

III.

Berlin, le 1 Août 1807.

Les autorités Françoises ont fait chanter un Te Deum dans l'Eglise Catholique à l'occasion de la suspension d'armes. On écrivit fort joliment aux virtuo-

ses que l'on souhaitoit de célébrer l'union des trois nations belligérantes. Les François connoissent les moyens d'atteindre leur but. J'étois au Temple. Le spectacle de cette cérémonie en imposoit. Représentez-vous la rotonde intérieure remplie de personnes de distinction, d'officiers étrangers et d'employés. Auprès de l'autel étoient les François en charge en habits de cour, derrière eux des domestiques avec de belles livrées; un cercle de soldats les environnoit. Depuis l'entrée régnoit une haie de troupes du Prince Primat, et la Garde nationale entouroit toute l'assemblée. Une partie de la garnison étoit sous les armes sur la place d'opéra. Le roulement du tambour se fit entendre, le Gouverneur entra avec le Commandant et on battit les caisses dans l'intérieur du temple, dont les murs répétoient de l'un à l'autre ce bruit solennel. L'orgue fit entendre alors des sons prolongés, les Ecclésiastiques entrèrent avec leurs robes magnifiques, approchèrent de l'autel, et l'orchestre, sous la direction de Righini, entonna le Te Deum de Graun. Chacun des assistans fut, sans doute, plus ou moins pénétré. Les Berlinois commençoient à se livrer de nouveau à de douces espérances, et des larmes d'attendrissement exprimèrent leur joie paisible.

Nos artisans politiqueurs s'occupent étrangement de l'entrevue des deux Empereurs à Tilsit. Les uns font marcher sur l'heure les Russes et les François fraternellement par la Perse aux grandes Indes, afin d'y achever la ruine des Anglois, ou dans la Turquie Européenne pour en faire le partage. D'autres ne croient

pas entièrement à la paix, et pensent que l'Empereur Alexandre n'a demandé la suspension d'armes que pour gagner du temps, rallier ses guerriers, attirer à lui la milice de l'intérieur, fortifier la rive droite de la Memel et recommencer le combat. On voit que ces gens ne connoissent point de route mitoyenne.

Vous aurez appris, sans doute, que les artistes que nous avons en grand nombre se sont hâtés de profiter de cette occasion, et de rendre l'entrevue des Souverains lucrative pour eux. Outre les gravures annoncées, il en a paru sur le champ une demi-douzaine. On peut imaginer le degré de perfection qu'il a été possible d'y mettre dans ce court espace de temps. Voici ce qui a paru : 1. Les deux Empereurs se donnent la main en plein air. 2. Les trois Monarques, entièrement manqués, se tiennent par la main et forment un groupe de danseurs. 3. Les deux Empereurs, sans ressemblance, sont sur le radeau devant la tente. Il n'y a, dans ce tableau, ni vérité, ni régularité; mais tout est si bien colorié que tous les enfans s'en réjouissent. 4. Un misérable ouvrage. L'Empereur Alexandre a l'air du chef de file d'un bataillon de Grenadiers Allemands et a les cheveux noués en queue comme un valet. Le Grand-Duc Constantin se tient debout dans la barque, et son nez est plus écrasé que celui d'un nègre. 5. C'est la meilleure pièce à quelque peu de chose près. Napoléon est représenté avec dignité. Le Roi est trop corpulent, (on le dit actuellement maigri). Alexandre est le plus mal attrapé; on diroit à la gros-

seur de sa joue qu'il porte en bouche le morceau de la Nouvelle Prusse Orientale qu'il a obtenu de nous à la paix 6. Cette gravure circule secrétement. Alexandre est représenté embrassant Napoléon. L'inscription porte : *C'est ce qu'il pouvoit avoir à meilleur marché!* Il est vrai qu'il eût pu épargner une guerre meurtrière et coûteuse.

Au premier instant où on parla de la paix, tout retentit de cris d'allégresse ; mais successivement la joie baissa et l'on fut plus tranquille. On étoit incertain des conditions de la paix. Les choses en restèrent là jusqu'au 19 Juillet où les autorités françoises ordonnèrent de nouveau un Te Deum. Le Maréchal de Möllendorf y assista, ce que le public, à ce qu'on dit, ne vit pas avec plaisir. Le soir il y eut spectacle gratuit, et l'on observa que le peuple fut beaucoup plus tranquille qu'il ne l'avoit été, en pareille occasion, lorsque les officiers des gendarmes étoient encore dans la ville. Tout se passa en silence, à l'exception des exclamations de surprise de quelques individus qui n'avoient jamais vu de spectacle. L'acteur Unzelmann, qui jouoit le rôle du cordonnier gaillard, y ajouta par inpromptu la promesse qu'il fit à sa femme de la conduire à l'illumination, si elle filoit avec diligence. On avoit effectivement ordonné d'illuminer les fenêtres ; on ne sait si l'ordre étoit venu du Gouvernement François, ou s'il étoit parti de la police. Chacun éclaira son local selon son pouvoir et à son gré. L'incertitude des conditions de la paix fit qu'il y eut des clartés bien foibles,

On eût souhaité de savoir si l'on avoit effectivement sujet de témoigner de l'allégresse ou non. Un marchand de la rue Frédéric fit connoître ouvertement sa façon de penser par cette devise en transparent :

Quel bien la paix va-t-elle enfin nous faire ?
Je l'ignore jusqu'à présent,
Mais j'obéis ; et, par commandement,
Je brûle ici mon dernier luminaire.

Il n'y eut d'ailleurs point d'autres allégories ou devises remarquables. Le peuple qui n'a de sens que pour ce qui l'avoisine de plus près, comme la taupe qui ne voit que l'épi qui est sur sa tête, parut fort contant, satisfit sa curiosité, regarda avec attention les pyramides du château et du portail de la maison des cadets, et courut les rues jusqu'à minuit à la clarté de la lune. Les filles de joie et les marchandes de gâteaux faisoient leur commerce, de legers élégants recevoient dans leurs lunettes la lumière des chandelles et des lampions. Le vrai patriote passoit avec douleur devant le palais non-éclairé du Roi. Je plaignois l'honnête Monarque d'être monté sur le trône dans le période le plus critique, de s'être trouvé exposé à la lâcheté et à la perfidie des siens et d'avoir eu ainsi le sort des vaincus. Eloigné de nous, le verrons-nous revenir au milieu de ses enfans. Que le Ciel le console ! que la clarté pure du firmament luise dans son coeur !

Quelques voix s'élévèrent en criant : „Vive Frédé„ric Guillaume III !" Un valet de police leur imposa silence sous peine d'emprisonnement. „Mais nous

„avons la paix! — Sans doute, mais il faut éviter „tout attroupement, et aussi long-temps que les trou„pes Françoises seront ici, on ne doit pas s'exprimer „de la sorte!"

Le lendemain le Télégraphe nous fit connoître les articles de la paix. Tout ce qui étoit arrivé devoit faire prévoir de grandes pertes; cependant la confirmation de ces craintes saisit tous les Berlinois de douleur, sans exception. On perdoit la moitié de l'Etat, ce que les Souverains de Brandebourg avoient hérité ou acheté du sang de leurs sujets. Combien d'efforts, combien de sacrifices n'a-t-il pas fallu autrefois pour maintenir la Vieille Marche! Et la Westphalie! — c'étoit le châtiment de beaucoup d'inconséquences politiques. Passe pour la Prusse méridionale! l'acquisition en étoit injuste et peu sage, et les Etats Prussiens gagnent à la perdre; mais tant d'autres provinces! Et la position militaire de cet Etat épuisé! Il y a un an que Bülow comparoit les domaines du Roi de Prusse au corps d'une guèpe; aujourd'hui c'est un fil délié, filé irrégulièrement; d'une part il s'étend jusqu'à la Gallicie, ayant d'un côté la Bohème et la Moravie, de l'autre le duché de Varsovie; vers l'orient il va jusqu'à Memel, se prolonge à une grande étendue, mais toujours serré; aux environs de Graudenz, ce n'est qu'une route de communication entre la Prusse et les Marches.

On fit bien de ne pas ordonner pour ce jour-là une nouvelle illumination. Il y auroit eu probablement des chandelles encore plus minces et l'on auroit vu plus

d'un transparent dans le goût de celui du cordonnier de Stockholm qui, dans l'obligation d'illuminer pour la célébration d'une paix par laquelle le Roi de Suède perdoit une partie de la Finlande, mit à ses fenêtres une mauvaise lampe dont la clarté sinistre faisoit voir sur un papier huilé ces paroles: *Comme la paix, ainsi l'illumination.*

Il n'est pas surprenant que cette journée ait aussi donné lieu à un grand partage d'opinions. Les Berlinois, s'il en eût été autrement, eûssent démenti leur caractère. Les uns disoient qu'on avoit lieu de bénir le ciel d'avoir conservé au moins quelques domaines, d'autres en jugeoient différemment. Il y en avoit d'assez orthodoxes pour nourrir encore de brillantes espérances, et supposer qu'il existoit des articles secrets plus favorables. On se croyoit sûr de recouvrer les provinces perdues et d'en acquérir même encore d'avantage. En analysant ces rêves on a lieu d'avoir compassion des songeurs, plutôt que de se moquer d'eux. Ils avoient vécu avec Frédéric II; ils ne pouvoient pas se représenter la Prusse autrement que sous le point de vue d'un Etat distingué par sa grandeur et sa force. Il leur paroit impossible qu'il se brise et s'anéantisse subitement. Il leur faut du temps et de la résignation pour s'accoutumer au spectacle de sa foiblesse.

La continuation une autre fois.

Lettre du Roi de Prusse au Duc de Weimar dix jours après la malheureuse bataille de Jéna.

MONSEIGNEUR LE DUC,
MON CHER COUSIN!

Quelle que soit ma reconnoissance envers Votre Altesse Sérénissime pour avoir bien voulu conduire jusqu'à présent le Corps de troupes que je Lui ai confié, mon estime et mon attachement pour Vous m'obligent à Vous prier de déposer ce commandement sur l'heure et de retourner dans Vos Etats. Mr. de Wollzogen m'a mandé à Magdebourg que l'Empereur Napoléon exigeoit cathégoriquement Votre retraite et le rappel de Vos chasseurs sous 24 heures, et m'a prié au nom de Vos fidelles vassaux et de Vos sujets de Vous engager à condescendre à cette prétension. Le danger qui résulteroit d'un délai est aussi évident qu'il est considérable. Ignorant où Vous Vous trouviez avec Votre Corps, j'ai chargé, le 18 de ce mois, Mr. de Wollzogen de Vous faire parvenir mon consentement aussi rapidement qu'il sera possible. Il est probable qu'il ne Vous en a point donné avis jusqu'à présent, et je me hâte, dans ce moment où je suis instruit de Votre séjour, de Vous prier avec instance de Vous con-

former de suite aux désirs de l'Empereur Napoléon, de remettre le Commandement des troupes au Général qui Vous suit par son rang, et de prendre les arrangemens les plus favorables à Votre pays et à Votre maison. Je Vous dégage par la présente de toute relation avec moi qui pourroit mettre obstacle à Vos démarches. Votre Altesse Sérénissime me connoit; je n'ai pas besoin de beaucoup de paroles pour lui exprimer combien il m'en coûte de me séparer d'un allié si fidelle.

La position fâcheuse des affaires exige de moi ce sacrifice, comme elle l'exige de Vous. J'aurai soin, dans les négociations de la paix de veiller aux intérêts de Votre maison, comme aux miens propres. Je suis avec estime et un attachement véritable

Monseigneur!

De Votre Altesse Sérénissime!

Custrin, le 24 Octobre 1806.

Le très-affectionné Cousin,
Frédéric Guillaume.

Le Duc de Weimar reçut cette lettre par un courier au moment, où, à l'aide d'une marche ingénieuse et qui fait preuve de ses talens militaires, il passoit l'Elbe. *) C'étoit le moment le plus défavorable pour se prêter aux désirs du Roi. Il ne fit point mention

*) On trouve une relation authentique de cette expédition du Duc de Weimar dans l'excellent ouvrage intitulé: Plan d'opérations de l'armée Prussienne et Saxonne en 1806. Weimar 1807.

de la lettre, et fit traverser le Corps d'armée avec beaucoup d'habileté. Au même moment arriva son Chambellan de Spiegel que les Etats de Weimar avoient député pour conjurer le Duc de revenir. Sur ces instances il quitta le Corps qu'il avoit sauvé avec tant de sagesse et de succès. Il en remit le commandement au Lieutenant Général Winning, l'accompagna encore deux jours et retourna par Güstrow dans le Holstein. Avant de quitter ce Corps, il lui rendit encore le service important d'envoyer un courier à Stralsund au Général de Essen, pour demander s'il recevroit ces troupes, au cas qu'elles ne trouvâssent point d'autre débouché.

Relations, Traits caractéristiques, Anecdotes etc. *)

On élève jusqu'aux nues les exploits des vainqueurs, et l'admiration va de bouche en bouche, tandis qu'on ne jette qu'en passant un regard sur les vaincus, et qu'on ne rend pas la moindre justice à leurs mérites. Une flatterie pareille n'est point honorable pour celui

*) Le Général Rouquette paroissant ici comme héros, et n'ayant pas été présenté sous le même point de vue dans l'histoire du siège de Danzig, nous avons d'autant plus volontiers admis ces relations dans notre recueil que nous avons à coeur de faire connoître notre impartialité.

Les Rédacteurs.

qui a été victorieux. Le moindre mérite a aussi sa valeur, et, sans le concours de circonstances favorables, beaucoup de grands succès n'auroient pas existé. Napoléon lui-même honore l'ennemi quand il voit en lui du courage et de la noblesse. En voilà assez pour servir d'introduction aux anecdotes que je vais rapporter, et qui sont peu connues. J'en garantis la vérité, m'étant trouvé depuis le commencement de Novembre 1806 jusqu'à la fin de Mars 1807 sur le plus grand théâtre de la guerre entre les deux partis-combattans.

Le Général Rouquette se fait jour à Preussisch-Holland.

Après la bataille de Pultusk qui, malgré la bravoure des Russes, fut, par la faute du Maréchal de camp de Kamenskoi, si malheureuse pour eux, l'aîle gauche des François avança par des marches précipitées. Les contrées de Thorn et Mühlhausen furent inondées de leurs troupes legères, tandis que le Corps d'armée demeura à Pultusk. Ces mouvemens forcèrent le Corps de Lestocq à la retraite. Le Général Rouquette formoit les postes avancées avec son régiment de Dragons, la brigade des Fusiliers de Rembow et quelques escadrons de Hussards noirs, près de Bischofswerder et de Strasbourg. Le Corps de Bernadotte perça par Osterode et le coupa. Dans sa retraite, il s'appuya contre la Vistule de Marienwerder jusqu'à Elbing. La division de

Dronet avança par Deutsch-Eylau et Finkenstein sur Christbourg, où il n'y avoit pour garnison que quelques Compagnies de Courbière et 50 Hussards noirs. Les premiers ayant été renversés après quelques décharges de mousqueterie, les Hussards avancèrent, renforcés de 100 fusiliers, attaquèrent le 17ème régiment des chasseurs qui formoit l'attaque et réussirent à les repousser. Cependant ceux-ci se rallièrent sous la direction de leur brave Colonel Charlotet et entourèrent les fusiliers.

„Rendez-vous!" leur crie le Colonel. „C'est, — „répondirent-ils — ce que font des coquins et non „des soldats de la Prusse orientale!" Et ils serrèrent les rangs. La munition finie, ils firent usage de la bayonnette. Cependant les Chasseurs les serroient toujours de plus près; la boyonnette même leur devint inutile dans la mêlée. Dans leur désespoir ils arrachèrent des pieux de terre, battant autour d'eux. Les officiers étoient tués, la foible troupe étoit réduite à la moitié, la défense commençoit à foiblir, les armes leur tomboient des mains. „Camarades!" cria un Sous-officier, „défendez-vous! les noirs sont encore „derrière nous; ils ne nous abandonneront pas." Ces mots rendirent une nouvelle ardeur aux combattans; ils se rallièrent de nouveau et soutinrent l'attaque des ennemis. Le combat devint encore plus sanglant. Mais le détachement de Hussards vint à temps et fondit sur une puissance vingt fois plus forte. Chaque coup de sabre éclaircit les lignes; les Hussards se rapprochèrent

de leurs camarades enfermés, et pas un d'eux ne fut captif. Le champ de bataille étoit couvert de François et de Prussiens.

Le régiment de Chasseurs occupa Christbourg, et selon l'usage des guerriers échauffés par le combat, ils pillèrent la ville. Les cris d'angoisse des habitans retentirent jusqu'au delà du faubourg où les Hussards s'étoient postés. Le coeur leur saignoit au sentiment du malheur de leurs concitoyens et ils brûloient du désir de la vengeance. Un vieux administrateur qui avoit été soldat s'offrit à les conduire dans la ville et à les ramener. Ils acceptèrent l'offre avec joie; les braves Fusiliers les suivirent pour couvrir la retraite. Ils se précipitèrent impétueusement par la porte de la ville, massacrèrent la garde, se jetèrent avec fureur sur les Chasseurs rassemblés dans la place publique, de chaque coup de leurs pistolets chargés de grosse dragée, ils mirent à bas trois ou quatre hommes; ils en taillèrent encore plusieurs en pièces, et allèrent rejoindre leur Corps sans avoir perdu un homme.

Cette action fut suivie de plusieurs autres combats de postes, où se distinguèrent sur-tout l'escadron de Mutius, les volontaires du Comte Dohna formés en une compagnie franche, les Dragons de Rouquette et les tirailleurs de la brigade de Fusiliers sous la conduite du Lieutenant de Sieraszewsky. Ce brave officier attaqua du premier coup 50 chasseurs à cheval avec 40 tirailleurs, les repoussa par un feu continuel dans des broussailles et dans des marais, les environna et

les fit prisonniers, sans qu'il en échappât un seul. Tous les jours il en amenoit quelques-uns, et rarement se reposoit-il une nuit avec ses gens. La vigilance sauva, plus d'une fois, le Corps de Rouquette des surprises auxquelles il étoit exposé.

Rouquette se vit obligé, par l'accroissement de la force ennemie, de se replier sur Elbing, d'où il espéroit pouvoir se faire jour, le long du Frisch-Haf jusqu'à Pillau; mais cette route aussi se trouva fermée. Il rassembla les officiers. „Que pensez-vous de notre „position? leur dit-il. Ferons-nous un pendant à l'his„toire d'Ulm et à celle de Prenzlau, ou bien perce„rons-nous à travers l'ennemi?"

Tous s'écrièrent unanimement qu'ils aimoient mieux mourir les armes à la main que de capituler.

C'étoit aussi le voeu du Général Rouquette, et il alla avec résolution à la rencontre de l'ennemi. Dès son approche, les postes avancés des François abandonnèrent Preussisch-Holland. Il profita de ce terrain fortifié par la nature, s'y posta et couvrit les défilés par des détachemens considérables. Ses troupes legères nettoyoient la contrée des incursions de l'ennemi. Il n'y avoit point de bois, point de chemin creux, où il ne cachât des pelotons d'infanterie ou de cavalerie qui dispersoient les fourageurs et les pillards. Preussisch-Holland fut attaqué plusieurs fois, mais sa position étoit tellement avantageuse et conforme au plan de défense qu'il ne falloit que peu de troupes pour rendre toutes ces attaques infructueuses.

L'infanterie légère se distingua sur-tout dans la défense des ravins et des hauteurs. Un Fusilier, (le fait paroîtroit incroyable, s'il n'étoit attesté unanimément par des témoins dignes de foi) un Fusilier étoit posté en vedette avec un soldat nouvellement enrôlé. Quatorze François les attaquèrent. Le nouvel enrôlé ne tarda pas à se ranger de leur côté. L'autre, brave Lithuanien, coucha en joue le fuyard. Les François se précipitèrent tous sur lui, et lui offrirent grâce. Le Lithuanien leur répondit en son patois qu'il se donneroit au diable plutôt que de se rendre, et, profitant de l'avantage que lui donnoit sa position sur une hauteur, terrassa les uns avec sa crosse, repoussa les autres avec la bayonnette et, tout couvert de blessures, maintint son poste. Il fit le récit de cette action, comme d'une chose très ordinaire, brûlant du désir de se voir attaqué par un plus grand nombre.

Ces combats, où les François étoient pris à dos, leur causant beaucoup de désavantage, une division du Corps du Maréchal Ney, forte de 10000 hommes, tenta une surprise. Après plusieurs jours de fatigues, les Prussiens se crurent en sureté et pouvoir se permettre une nuit de repos. Des décharges violentes et le tambour d'allarme les réveillèrent. Le Général fut, à l'instant même, à cheval, et donna ses ordres avec sang froid. Quelques officiers des postes avancés avoient perdu toute présence d'esprit, arrivèrent au galop, en criant que tout étoit perdu, que toute défense étoit inutile. On ne fit aucune attention à leur frayeur, et

l'on s'occupa des moyens de se défendre. Quelques Compagnies de Fusiliers allèrent, avec des canons, soutenir les postes avancés, tandis que Rouquette rassembloit le Corps d'armée, et tiroit à lui les détachemens. Soutenus de quelques escadrons de Dragons, les postes avancés arrêtèrent l'ennemi. Rouquette ayant remarqué un intervalle que les évolutions avoient occasionné dans les rangs, en profita, passa au travers, et prit l'ennemi à dos. L'attention des François se trouvant ainsi détournée du détachement de Preussisch-Holland, ce détachement saisit le moment favorable, se retira dans le meilleur ordre, et rejoignit l'arrière-garde. Rouquette atteignit son but et parvint à se réunir au Corps de Lestocq.

Il est juste de faire connoître encore une autre action où les escadrons de Mutius et de Dohna se distinguèrent particulièrement. Un village, qui se trouvoit sur la ligne des postes avancés, recevoit de fréquentes visites des Hussards rouges françois. Ils y fourrageoient et faisoient des requisitions. Rouquette chercha à délivrer les malheureux habitans. Le Major Mutius et le Capitaine Dohna s'offrirent. Quarante tirailleurs et la Compagnie des Fusiliers de Rochelle leur servirent de soutien. Mutius et Dohna se postèrent en avant du village, avec leurs détachemens de cavalerie, forts d'environ 120 hommes, et les 40 tirailleurs à la dernière clôture d'où partoit une rue étroite, bordée des deux côtés de palissades, qui traversoit le village. La Compagnie de Rochelle se posta à cent pas de là;

les Fusiliers et les tirailleurs se cachèrent dans les fossés, prêts à faire feu au premier signal. Trois escadrons de Hussards françois crurent n'avoir devant eux que la cavalerie, et vinrent attaquer les Dragons qui après avoir lâché quelques coups se retirèrent à travers le village. Les Hussards, les poursuivant avec vigueur, se trouvèrent environnés près des haies par les Fusiliers qui paroissoient sortir de dessous terre et leur donnoient des salves de tous côtés. Mutius et Dohna se jetèrent sur eux. Les paysans, aigris par les pillages et les excès qui avoient eu lieu barricadèrent les issues avec des chariots, des souches, de gros cailloux. Les escadrons François perdirent beaucoup de monde, et furent repoussés.

L'action de Schlippenbeil.

Cette action est la meilleure réfutation de l'injustice qu'on fait aux Prussiens, en les accusant de n'avoir jamais combattu dans cette campagne sous la direction d'un Général Prussien seul. Par son importance, et plus encore par ses suites, elle peut passer pour une bataille dans les formes. Les Prussiens, et sur-tout ceux de la Prusse Orientale, combattirent avec l'ancienne bravoure qu'ils avoient déjà fait connoître, et lorsqu'ils furent vaincus, ils ne le furent qu'avec honneur.

Après la réunion des Corps de Rouquette et de Lestocq, l'armée Russe se trouva affoiblie, et hors d'état de tenir contre les François. Obligée à la retrai-

te, il lui fallut gagner en combattant chaque pouce de terrain. L'aile droite se trouva particulièrement dans ce cas; elle avoit le moins de troupes, et elle fut le plus violemment attaquée. Lestocq se posta à Schlippenbeil et fit face à l'ennemi. Il arriva de nouveaux renforts. Bennigsen qui commandoit, comme Général en Chef, dans l'absence de Kamenzkoi, donna à tous les Chefs l'ordre d'attaquer l'ennemi, par-tout où ils le rencontreroient. Au jour de l'anniversaire de la naissance de Frédéric II, cet ordre parvint à Lestocq. Il rassembla le Corps des officiers. „Ce jour," leur dit-il, „donna la vie à uh Monarque qui sera immortel dans „les annales de l'histoire du monde. Représentez-vous „ce Monarque au milieu de nous, observant notre con„duite. Vos yeux me disent ce qui se passe dans vos „coeurs. Courage! hâtons-nous d'effacer les taches qui „ont altéré la gloire Prussienne près de la Saale et de „l'Oder; effaçons-les, soit par la victoire, soit par „notre sang." Une ardeur vive s'empara des défenseurs de la patrie, et dans ce moment d'enthousiasme les ordres furent donnés pour l'attaque. Chacun se rendit à son poste avec empressement; on se jeta sur l'ennemi, double en force, et on le chassa de toutes ses positions. Les corps morts des ennemis couvrirent le champ de bataille, et on fit beaucoup de prisonniers. Cette action et l'approche de l'armée Russe obligèrent les François à se retirer jusqu'à Preussisch-Holland. Là ils reprirent une position. L'infanterie légère qui les poursuivit passa le torrent débordé par les grandes

pluies; soutenue par les Dragons de Rouquette et les Hussards noirs, elle garnit les hauteurs, se précipita sur l'ennemi, s'empara du bagage et fit 200 prisonniers. Cette affaire de Schlippenbeil donna lieu aux actions éclatantes de Preussisch-Holland, de Salfeld en Prusse, d'Osterode et à la bataille de Mohrungen. Les Russes furent victorieux dans cette dernière, les Prussiens dans les autres.

L'affaire de Salfeld.

Les troupes battues à Mohrungen qui avoient pris la fuite, furent attaquées de nuit à l'aile gauche, près de Salfeld par le régiment des Dragons de Baczko, et quelques bataillons d'infanterie, sous le commandement du Colonel de Malzahn. Les braves Dragons se précipitèrent avec une violence irrésistible, et sans ouvrir les rangs, sur l'ennemi, et le repoussèrent dans le lac de Salfeld. L'obscurité de la nuit favorisa cette attaque. Les hommes tomboient par centaines sous le sabre de la cavalerie, et sous la bayonnette de l'infanterie; d'autres périssoient sous la glace qui se brisoit sous leurs pas. Le brave Colonel de Malzahn prit 8 canons, et les Towarziz, sous la conduite du Lieutenant de Dallmer, tout le bagage; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à quatre milles de distance. Cette affaire libéra la contrée, et les Hessois furent obligés de se retirer de devant Graudenz. Le Lieutenant de Ledebur mit cette circonstance à profit avec autant de courage que de prudence, il risqua de nuit une sortie avec 40 Gendarmes,

attaqua le camp, dispersa près de deux compagnies, fit 50 prisonniers parmi lesquels se trouvoit le Prince de Wittgenstein, et se retira, sans être inquiété, dans la forteresse.

A la prise de la ville de Graudenz, 60 Fusiliers furent faits prisonniers, et escortés par 20 Hessois sur la route d'Osterode. Un Sous-Officier des Hussards noirs avec quatre hommes, les poursuivit, et les atteignit près du village de Schoenberg. Ils se précipitèrent sur les Hessois, délivrèrent leurs camarades qui s'étoient armés de pierres et de bâtons, et qui, à leur tour, emmenèrent les Hessois prisonniers.

Un autre officier, le Lieutenant Keydel, patrouilloit avec 80 Hussards près de Bischofswerder. A quelque distance du village de Leonkorek ils rencontrèrent les postes avancés ennemis. Le Lieutenant, selon le récit naïf d'un Hussard, laissa à ses gens trop de volonté, et leur permit d'attaquer une force supérieure. Les Dragons se retirèrent dans le village; les Hussards les y poursuivirent, et se trouvèrent entourés par quatre escadrons de cavalerie pesante. „Qu'avons-nous main„tenant à faire?" dit l'officier. „Nous battre et nous „faire jour du côté où nous sommes venus," fut la réponse unanime de tous. Ils se rassemblèrent; mais la hauteur étoit occupée par 700 hommes. „Suivez-moi, „Camarades!" dit l'officier, et il courut au galop du côté opposé vers le camp ennemi. On n'avoit pas attendu l'attaque de ce côté-là; il n'étoit que foiblement garni, et il leur fut facile de se faire jour par les che-

mins creux où l'ennemi n'étoit pas en nombre. Un Trompette sur-tout montra beaucoup de bravoure; son sabre s'étant brisé, il prit sa trompette, frappa autour de lui, désarçonna quelques cavaliers, et en fit même prisonniers quelques-uns.

Un Capitaine, (j'ignore son nom, mais le fait est véritable,) fut coupé du Corps d'armée, et entouré par un détachement accompagné de canons. On le somma de se rendre, le menaçant de tirer à mitraille sur lui et sur son détachement. „Avez-vous déjà appris" dit-il, „que des Hussards noirs se soient rendus?" On redoubla les menaces. „Je saurai mourir!" s'écria-t-il avec fureur. Il galopa droit sur les canons, là où on l'attendoit le moins, reçut une salve qui lui blessa trois hommes, tailla en pièces les Canoniers, dispersa la petite troupe qui les défendoit, et se sauva heureusement.

Pour ne point laisser de doute sur l'authenticité de ces faits, je nomme mon garant, le Général de Diericke. Il m'en a fait part, lui-même, en partie, et en partie je les ai recueillis des rapports des Adjudans. Le Major de Foller m'a instruit de l'affaire de Salfeld; le Capitaine Hanstein et les Lieutenants Ploga et Donner m'ont conté celles de Schlippenbeil et de Preussisch-Holland.

„Sire!" disoit Ingersleben au Roi lorsqu'il lui recommanda fortement la défense de Cüstrin: „que Votre

Majesté me perce de son épée si, d'un an, je rends la forteresse."

„Je me conduirai en homme d'honneur" répondit, dans la même occasion, Courbière, Commandant de Graudenz. Les résultats sont connus.

Quelques Hussards noirs avoient été coupés de Braunsberg. L'un d'eux tomba de cheval, et fut, au même instant, entouré par des Chasseurs françois. On offrit de lui donner quartier. Il s'y refusa. Les Chasseurs irrités se jetèrent sur lui, le sabre levé. „Qu'on „me tue!" s'écrioit-il, „je ne veux point de quartier." On redoubla de menaces; il resta ferme. Un Officier le délivra avec peine des mains des Chasseurs, et sur sa demande, pourquoi il n'acceptoit pas quartier? „Voyez „la tête de mort que je porte sur mon bonnet!" fut sa seule réponse.

Quelques traits du fameux partisan Schill.

Schill, ci-devant Lieutenant au régiment des Dragons de la Reine, resta, couvert de blessures, sur le champ de bataille de Jéna. Heureusement ne fut-il pas fait prisonnier. On le conduisit chez ses parens en Poméranie, et à l'aide des soins qu'on lui administra, ses blessures furent bientôt guéries. Il fut, à peine, rétabli, qu'en dépit des instances de ses proches, il se rendit à Colberg. De là, il fit une sortie avec 17 hom-

mes, attaqua les détachemens ennemis qui avoient rassemblé les caisses saisies dans la contrée, les dispersa et s'empara du numéraire. Sa troupe s'accrut jusqu'à 40 hommes, par des Prussiens dispersés. Il avança plus loin dans le pays, et délivra ce que les François avoient mis sous saisie. Dans sa retraite, il fut poursuivi par une troupe supérieure en forces. Il se met en défense. Les caissons de numéraire couvrent ses flancs et son dos; il dispose en ordre sa petite troupe composée de toutes sortes de soldats, et légèrement armée, repousse toutes les attaques, et rentre victorieux dans la forteresse.

Schill pénétra jusqu'aux fauxbourgs de Stettin avec 90 hommes de cavalerie d'élite volontaire. Il en prit douze hommes avec lui, et laissa les autres en arrière dans un petit bois. Il passa la barrière sans que le factionaire, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille visite, y fit attention. Ayant ainsi passé, il chargea un paysan de demander au factionaire pourquoi il demeuroit si tranquille? Le paysan fit d'abord difficulté de *trahir des Prussiens;* mais Schill instant, et lui ayant donné un écu, il fit sa Commission. Le factionaire fit du bruit et tira un coup de fusil. Un Officier des Chasseurs françois arriva, avec 70 Chasseurs qui se trouvèrent là comme un éclair. Schill se retira, fit marcher ses 12 hommes en avant, composant seul leur arrière-garde. Le combat s'engage. Schill, par divers mouvemens, attire les Chasseurs jusqu'au petit bois.

Il donne un signal; ses gens paroissent, et font les François prisonniers. „Excusez" leur dit-il, „je ne voulois „que vous faire une visite, et vous montrer qu'il „existe encore des Prussiens." *)

Réponse au poétereau de Breslau.

Traiter, critiquer, réfuter en rimes des objets politiques, historiques, statistiques, sérieux, c'est une méthode toute nouvelle. Vous y excellez, et je désespère de vous atteindre dans cette carrière. Je cours après les idées; vous courez après les mots. Vous faites servir à vos pointes les fautes d'impression même; car vous êtes trop foible pour réfuter les choses. Dussé-je convenir que je n'entends pas le latin, cela ne feroit rien à l'affaire; pour répandre des idées, il suffit de l'Allemand. Je vous ferois parvenir volontiers une épreuve d'impression des Tisons, si vous étiez en lieu et place, et je suis persuadé que votre habileté à éplucher les mots ne feroit pas grâce à ceux que vous avez critiqués. Je sais fort bien qu'il y a des hommes qui, hors d'état

*) Ces faits, sans doute, ne sont que des individualités qui n'eurent point d'influence sur le vaste plan de Napoléon. Il n'en fut pas moins victorieux à Eylau et à Friedland, et il conclut la paix à Tilsit. Mais ces faits prouvent qu'il y avoit encore des *hommes* dans l'armée Prussienne, et que ce n'étoit point une honte pour les François de les vaincre.

de penser eux-mêmes, savent pertinemment répéter ce qu'ont pensé les autres; des pédans.

Vous dites que j'écris avec des pieux. Je crois qu'il seroit bon d'écrire avec des piquets de fer, afin de graver, dans la matière qui s'y refuse, des traits permanens. Il faudroit une voix de tonnerre pour prêcher la vérité à des oreilles si sourdes.

Voulez-vous donc demeurer éternellement dans la fange des préjugés, des abus, de la corruption? voulez-vous rester au dessous de peuples étrangers qui, depuis long-temps, vous surpassent par les connoissances et par l'application pratiques de tant de théorèmes que les intelligens d'entre vous ont mis par écrit, et que vous n'avez pas voulu écouter avec attention?

Mais je ne sais pourquoi je fais effort pour vous instruire, tandis que vous paroissez ignorer encore ce que Bülow *) nous a enseigné il y a dix ans, ce que nos ennemis mettent aujourd'hui en pratique, ce qui l'a fait mettre à la forteresse par des ignorans que leur incapacité a depuis fait disparoître. Si l'on eût transporté Bülow en Sibérie, c'eût été une démonstration de plus de son talent et de la balourdise de ses persécuteurs.

Pour peu que l'on n'ait pas la tête ensévelie dans la poussière de l'école, on ne portera point de doute sur cette vérité, qu'il n'y a qu'un système de la guerre, si tant est qu'il puisse y en avoir un. Et ce système, Bü-

*) Bülow a été transporté de Colberg, non à Memel, mais à Riga.

low nous l'a fait connoître. Tous ses prédécesseurs se sont contentés de blâmer et de réformer individuellement des parties isolées; personne n'a fourni un tout.

L'art de la guerre n'étoit pas une science d'expérience. C'étoit un champ où chaque homme de génie marquoit une nouvelle route. De là vient qu'il a existé autant de règles de stratégie que le siècle a fourni de grands militaires.

Celui qui a porté l'universalité dans ces théories individuelles, qui les a assujetties à la règle, qui a élevé cette science sur des principes mathématiques, simples et indestructibles, mérite l'estime et ne doit pas être moqué par un polisson. La critique Françoise n'a trouvé d'autre défaut dans l'esprit militaire de Bülow, que de ne point laisser le champ libre au génie.

C'est le caractère particulier de notre siècle que nos savans modernes soient sourds à toute vérité, et qu'ils cherchent à tourner en ridicule et à salir par de misérables pointes ce qu'ils ne comprennent pas.

La vérité les éclaire-t-elle trop? ils jettent les hauts cris. On ne doit point la manifester; on ne doit réveiller de leur doux sommeil, ni les peuples, ni leurs maîtres. Il faut laisser les frêlons et les mouches infecter la société sans les interrompre.

Quand les foudres de bronze tonnent au loin, quand le bruit des combats appelle au carnage, quand les villes incendiées tombent en débris, le bourdonnement d'un poétereau n'est point à sa place. Qu'il se renferme dans sa chambrette, qu'il attente la paix et les étren-

nes de Noël pour amuser les enfans de sa cresserelle, les nourrices lui souriront. Cela aussi n'est point à mépriser; mais chaque chose à son temps.

Seroit-il possible que vous eûssiez mis par écrit vos observations, si vous eûssiez bien compris le mot choisi de l'Ecclésiastique: „Un mot échappe quelque-„fois" et même plusieurs! Vous en fournissez la preuve. Probablement vous ne pensez pas comme vous parlez, et voilà ce qui peut vous justifier. Mais apprenez aussi de l'auteur de l'Ecclésiastique „à écouter „ce qui est bon, et à ne pas vous précipiter," et suivez le conseil qu'il vous donne: „Si vous comprenez „une chose, répondez à votre prochain, sinon, mettez „votre main sur votre bouche." *Ecclésiastique.* V. 14.

Encore un seul mot, Monsieur $\beta\gamma\delta$! — On s'apperçoit que $\varkappa$ vous manque totalement. L'avez-vous perdue ou peut-être ne l'avez-vous jamais possédée? Souvenez-vous d'en faire l'acquisition, sinon, je ne puis pas même vous employer comme „mon très-humble „serviteur."

La décadence de l'Allemagne.

Il pourra paroître énigmatique que les Etats du Nord de l'Allemagne soient tombés dans l'espace d'un an, et que Napoléon ait décrété la déchéance des maisons de Hesse et de Bronswic. On pourra s'expliquer cette ré-

volution à l'aide d'un petit ouvrage qui a paru en 1807 chez Rein à Leipzig : *La Hesse avant le 1 Octobre 1806, par un ci-devant Capitaine Hessois.*

Comme nous nous proposons dans nos cahiers de développer l'histoire des années 1806 et 1807, et de faire connoître les erreurs et les abus de plusieurs Gouvernemens, nous tirerons de cet ouvrage quelques morceaux intéressans. Nous en recommandons d'autant plus la lecture que l'on y trouve par-tout le désir de manifester la vérité pure, et le jugement droit de l'auteur.

„Il y a eu un Etat et une armée de la Hesse Electorale. Tous deux ont cessé d'être. Ils n'ont point succombé au glaive; un trait de plume les a anéantis. Cette circonstance a dérobé au public la connoissance de la foiblesse de l'édifice. On dit que plusieurs personnes très estimables ont regardé l'administration Hessoise comme bonne, et l'armée dissoute comme excellente. Comme j'ai servi moi-même dans cette armée, je crois être en état de la faire connoître sous un point de vue plus juste. Je suis lié étroitement à ma patrie, le patriotisme existe au fond de mon coeur dans toute sa vivacité; mais la vérité l'emporte. On ne peut point me faire le reproche d'avoir abandonné mon Souverain dans le temps de la détresse, et de vouloir ajouter à son infortune. J'ai complètement rempli mes devoirs vis-à-vis du ci-devant Electeur de Hesse; j'ai fait plus que la prudence ne demandoit; et l'on ne regardera comme très-malheureux un Prince qui, au milieu de ses pertes, est assez philosophe pour se dédommager

par les jouissances du coeur, et les agrémens de la culture d'un jardin."

Après cette introduction, l'auteur traite les points suivans:

I.

De l'ancien système des finances de la Hesse Electorale.

„Avant la guerre d'Amérique, les finances étoient dans une situation fâcheuse, et le peuple étoit pauvre. Le délabrement des finances pouvoit avoir été amené par la prodigalité qui, de ce temps-là, avoit régné à la Cour, par le luxe Asiatique et la corruption des moeurs, ainsi que par les voyages dispendieux du Landgrave Frédéric. La pauvreté du peuple étoit la suite de la guerre de sept ans, dont le pays de Hesse avoit continuellement été le théâtre. En Amérique, le sang des Hessois ne coula point pour la patrie. Cependant ce trafic de la vie des sujets eût été en quelque façon à justifier, si le produit numéraire qui résulta de les avoir menés à la boucherie eût servi à payer les dettes des communes, à perfectionner. On leva des sommes immenses; les subsides en eux-mêmes étoient considérables, et on trompa l'Angleterre et l'armée. Cette guerre fut la base des richesses du précédent Souverain qui, malgré sa prodigalité, laissa de grands trésors à son successeur. Celui-ci modéra les dépenses de sa cour, restreignit les appointemens des Employés, fit plusieurs épargnes et poussa même l'économie à

l'excès. On ne pouvoit pas acquérir un plus grand titre de recommandation, ni former avec plus de sureté des prétensions à un emploi que par la découverte d'une source de restrictions dans la dépense, quelque foible et obscure que cette source pût être. De là résulta dans tous les collèges et dans toutes les administrations un esprit de lésine qui en devint, pour ainsi dire, la seconde nature. Cette administration générale de tous les revenus poussé à une exactitude excessive, les intérêts des capitaux existans, les subsides des dernières campagnes dans les Pays-pas, pour lesquelles l'Angleterre ne fut pas traitée avec une conscience bien rigoureuse, accrurent tellement le trésor qu'il s'y trouva, tant en numéraire, qu'en obligations d'Etat et en argent placé dans des fonds étrangers, environs 50 millions de Risdalers. Malheureusement c'étoit un capital mort. On conserva le principe de moissonner sans semer. On ne pensoit point qu'un capital employé à perfectionner les fabriques et l'agriculture, augmentoit la production, et par conséquent la population, les revenus et les forces de l'Etat plus que le placement de ce capital aux intérêts de quatre pour cent; on ne connoissoit d'autre gain que celui des espèces sonnantes et la multiplication des sommes dont se remplissoient les caisses. On ne fit rien pour l'agriculture, et l'on n'auroit su que faire à cet égard. On eût avec plaisir fait fleurir les fabriques; mais sous condition qu'il n'en eût couté aucun sacrifice. De temps à autre on prêta un capital à un fabricant, mais contre des inté-

rêts et sous la sureté d'une double hypothèque, pour ne s'exposer à aucune perte. Un de mes amis, fabricant de drap, qui par son activité s'étoit élevé au point de pouvoir faire son métier en grand, auroit pu être soulagé par une avance de 8 à 10000 Risd, jusqu'à entretenir 2 à 300 ouvriers au lieu de 40 à 50 qu'il avoit occupés jusqu'alors. Ne pouvant affecter d'hypothèque aucun bien fonds il ne put concevoir l'idée de s'adresser à la Caisse du Souverain, dont il connoissoit les principes. Il avoit des prétensions sur les officiers de plusieurs régimens pour des livraisons dont le produit pouvoit être l'objet d'une déduction de leurs revenus et être payé successivement. Il pria que cette dette lui fût avancée. Comme on avoit toujours été content de son ouvrage et qu'il n'y avoit aucun risque à lui accorder sa demande, il se croyoit sûr du succès. Malgré cela il reçut un refus.

Ainsi les administrations publiques ne pensèrent jamais à donner de cette manière à l'Etat une plus grande force intensive. Mais il est inconcevable qu'on n'ait point eu l'idée non plus d'augmenter la force extensive de l'Etat dans un temps où l'on pouvoit acheter des pays. On prêtoit plutôt du numéraire à d'autres Puissances pour faire de pareils achats. Il est inconteatable qu'une sage administration des ressources qu'on avoit en main, eût doublé les revenus de la Hesse. Mais on s'obstina à suivre le principe de concentrer tous les élémens du pouvoir dans le plus petit espace possible; et l'on sait qu'un coffre fort rempli

de plusieurs millions prend moins de place et se transporte plus aisément qu'un pays de quelques centaines de milles de circuit.

II.

Du ci-devant militaire de la Hesse Electorale.

Depuis des siècles les troupes Hessoises ont combattu dans presque toutes les guerres des grandes Puissances. Elles ont toujours montré beaucoup de bravoure et se sont acquis l'estime générale. Le militaire Hessois étoit fort nombreux, rélativement à l'étendue du pays, de sorte, qu'à moins d'être estropié, tout homme des conditions inférieures étoit appellé à entrer au service et qu'on ne vit guères de paysan ou de bourgeois qui dans ses jeunes années n'eût fait quelques campagnes. Les récits des combats, des exploits, des fatigues que le père et l'ayeul transmettoient à leurs descendans, qu'ils accompagnoient quelquefois de la gloire d'une cicatrice honorable, transmettoit, d'une génération à l'autre, un esprit militaire qui animoit toute la nation au plus haut degré. Les jeunes garçons s'exercèrent de bonne heure à des jeux militaires, n'ignorant pas que tôt ou tard ils porteroient l'habit bleu. En outre le peuple Hessois est robuste, accoutumé aux fatiques, endurci par la privation des richesses et habile à supporter les privations. Il est facile de concevoir qu'on peut tout entreprendre avec une nation ainsi dressée et qu'il s'y trouvoit toujours de quoi former une bonne armée.

J'ignore dans quel état se trouva le Corps des troupes Hessoises à la mort du Landgrave Frédéric; je n'ai pris service qu'après cette époque. J'ai cependant lieu de croire que l'organisation de l'armée étoit bonne rélativement à ce temps-là, *Wackenitz* et *Schliffen* étant à la tête. Le dernier sur-tout étoit un homme de génie, occupant le poste de ministre avec autant d'habileté que celui de Général. Il eût, peut-être, été le seul qui dans les derniers temps eût encore sauvé la Hesse. Mais depuis ce temps, on ne perfectionna le service en aucun point; bien au contraire, on travailla systématiquement à le détériorer. La chose est inconcevable, mais elle est vraie. Non seulement on ne mit point à profit l'instruction que donnoient les affaires du temps, on ne fit aucune des améliorations dont la raison et l'expérience eussent pu garantir la nécessité, et à la place desquelles il eût proprement fallu une régénération entière et complette; mais on fit même l'opposé, on persévéra avec obstination dans les anciennes méthodes et l'on se porta à plus d'excès que ne s'en fût permis un Caporal sous Frédéric Guillaume I. Rien n'étoit plus objet de haine qu'une innovation quelconque de quelque utilité qu'elle pût être. Ce phénomène s'explique par la prédilection que l'Electeur avoit pour le petit service, la parade et la noblesse et sa haine invétérée contre tout ce qui étoit François ou d'origine françoise. Cette prédilection avoit sa source dans les premières impressions de l'enfance. Guillaume avoit été élevé du temps de Frédéric le

Grand. Il n'avoit pas un génie assez profond pour pénétrer l'essence de la constitution militaire Prussienne; il n'en saisit que l'écorce, il n'en vit que l'éclat extérieur et illusoire, et il crut trouver dans la ponctualité avec laquelle le grand Monarque regardoit souvent à l'extérieur, le trait caractéristique de sa grandeur réelle.

Cette prédilection pour le petit service, cette attention à chercher l'essence des choses dans des petitesses eut un double désavantage. Dabord, on ne fit avancer dans les charches militaires que des hommes rompus dans l'exercice de Caporal et versés dans le méchanique du service et de la parade; on mit de côté le vrai mérite et le génie. Après cela, il arriva que les hommes à talens ne purent développer leurs moyens, et que même la nécessité de s'occuper de choses accessoires et d'y consacrer toute leur attention leur fit oublier les connoissances qu'ils avoient acquises. Ajoutez-y les prérogatives de la noblesse, qui interdisoient toute espérance d'avancement au bourgeois. Celui-ci, quel que fût son génie, ne pouvoit, après avoir successivement passé avec peine tous les grades, que s'attendre tout au plus à être placé dans un régiment de milice ou employé comme Commissaire de routes.

La liste de l'armée Hessoise la faisoit monter à 32675 hommes. Il n'y a point de proportion entre ce nombre et la population de la Hesse que l'on faisoit monter à un demi-million d'habitans. Il n'est pas difficile de concevoir les dépenses que devoit exiger une

armée aussi forte, réellement existante. Cependant, malgré la charge qui en résultoit pour le pays, tous les bras n'étoient pas enlevés à l'agriculture, et la dépense n'étoit pas aussi énorme qu'elle paroissoit devoir l'être. Les régimens de garnison étoient composés de fils de paysans et de bourgeois indispensables à leurs familles. On leur donnoit les officiers, les fusils et les munitions qui ne convenoient plus aux régimens de campagne. L'été on les rassembloit tous les Dimanches, où, bien poudrés et étroitement serrés dans leurs habits, ils jouoient l'exercice pendant quelques heures. Dans la même saison, on les réunissoit en régimens pendant une quinzaine de jours où le jeu se faisoit en grand. Mais il ne s'agissoit point du tout de ce que le soldat doit proprement savoir, et je crois pouvoir avancer hardiment que nos régimens de garnison n'ont jamais tiré avec de la poudre, bien moins avec des cartouches chargées à balles. Hors des temps d'exercice, ces soldats ne recevoient point de paye, les officiers recevoient de très modiques appointemens, et l'on ne donnoit point de pensions. Les régimens de la province, (nom qu'on leur donna dans la suite) étoient formés par les compagnies des arquebusiers de la ville auxquels se joignoient les jeunes bourgeois passionnés. On prenoit pour officiers des bourgeois, des caissiers, des secrétaires et d'autres Employés. Ils étoient tenus de se pourvoir eux-mêmes d'armes et d'uniformes, et n'étoient point payés. Je suis persuadé que c'eût été là, dans l'occasion, la partie de l'armée la plus utile,

par l'habileté que ces soldats avoient acquis en tirant fréquemment au but. Pour ce qui concerne les huit régimens de campagne qui ne pouvoient être regardés que comme sept régimens, ils n'avoient aussi qu'un petit nombre de gens réellement en activité. La Compagnie, formée de 126 hommes, n'en avoit guères que 30 à 40. On peut juger par là du nombre des semestriers. Il en étoit de même de la brigade légère et de l'artillerie. La cavalerie n'avoit que 20 hommes par escadron. Ce grand nombre d'individus qui devoient composer l'armée, se réduit par cet apperçu à 3500 hommes continuellement soldés. On est surpris, dès le premier coup d'oeil de ne trouver que 4000 hommes de cavalerie pour une armée de 32000 hommes. On le sera plus encore si l'on apprend que ces 4000 se réduisoient à 1100, y compris les officiers, sous-officiers, tambours et musiciens. Il est vrai que l'on comptoit 120 hommes par escadron, et que ce nombre d'hommes s'y trouvoit réellement; mais il n'y avoit que 30 chevaux, ou 150 pour les 5 escadrons, ce qui formoit le nombre de 750 pour les 5 régimens de cavalerie. Vingt hommes étoient de service en permanence; on remettoit les autres dix chevaux aux semestriers avec une légère indemnité de fourage, et à l'époque des exercices, on réunissoit tous les chevaux. Des 120 hommes qui composoient l'escadron, 60 étoient continuellement en semestre. Le nombre de selles et d'armes dont ils avoient besoin n'étoit pas même complet dans les chambres de munitions. Le service

alternoit entre les autres 60 hommes de manière que le semestrier qui partoit donnoit son cheval à celui qui revenoit, en sorte que ces variations continuelles empêchoient que le cheval connût son homme et que l'homme connût son cheval. Le cavalier n'avoit pas même un très grand soin de sa monture, sachant qu'il devoit bientôt la livrer à d'autres. Dans le cas où on eût voulu rendre la cavalerie mobile, il eût fallu suppléer tous les chevaux qui manquoient. Au besoin les paysans étoient obligés de les fournir à une taxe très médiocre; d'où venoit que la remonte étoit souvent composée de chevaux de trait hors de service, On les faisoit monter par des hommes qui, en grande partie, n'avoient pas servi. Il est aisé de concevoir qu'on ne pouvoit pas fonder là-dessus de bien grandes espérances.

L'instruction que l'on donnoit à la cavalerie étoit très-imparfaite. Il y avoit, à la vérité, un piqueur attaché à chaque régiment, et les cavaliers apprenoient assez bien à monter. Les officiers n'étoient pas si bien dressés, et les chutes n'étoient pas rares aux exercices, On n'enseignoit point à tirer des armes, par la raison que les François en faisoient un art. Le cavalier n'apprenoit point comment il devoit attaquer, combattre seul à seul, se défendre, gagner la position sur son ennemi. Depuis la dernière guerre, la cavalerie n'a pas tiré un coup de pistolet; et tout pistolet étoit bon, pourvu qu'il fût bien poli. Les lames des sabres se courboient au premier coup; tout le poids en reposoit

sur la main, de sorte qu'au quatrième coup le cavalier étoit accablé. La garde pesoit d'un seul côté, de manière que les coups frappoient à plat, et que la main n'étoit pas couverte. Le Commandant fit à ce sujet des représentations lorsqu'on rendit l'armée mobile, et demanda d'autres sabres. On se contenta de lui répondre que l'affaire étoit renvoyée pour le moment.

Mais hélas! d'où attendoit-on de bons Généraux pour cette armée? Wurmb, Général et Gouverneur étoit un homme brave, un très bon Général, et il auroit rendu de bons services, si son grand âge et son état valétudinaire lui en avoient laissé la capacité. L'homme de génie, celui qui étudie son métier scientifiquement ne peut se résoudre à s'occuper de choses inutiles; les objets de petite importance lui sont à charge, et comme c'étoient ceux auxquels on attachoit un grand prix dans le service Hessois, il en arriva que les meilleures têtes, et ceux qui se sentoient dignes d'un nouveau cercle d'activité quittèrent ce service et cherchèrent une vocation ailleurs. *Ewald* alla en Dannemarc où il jouit comme Général d'une estime universelle due à ses mérites et à sa probité. *Wiederhold* est Général en Portugal, *Boëdiker* nommé *de Porbeck*, (l'auteur de l'excellent ouvrage: les campagnes pour la défense de la Hollande) n'ayant pas été traité d'une manière conforme à ses mérites accepta service dans les troupes de Bade. Plusieurs de nos meilleurs officiers l'ont suivi. Il est à observer que ces hommes d'élite qu'on accueilloit ailleurs à bras ouverts n'étoient que bourgeois, et que personne ne demandoit nos gentilshommes.

Il en étoit de même des officiers de l'Etat-major, qui, à un très petit nombre d'exceptions près, se distinguoient par leur ignorance et par leur mépris pour toute instruction. Leurs conversations n'offroient que des juremens, des sottises, des traits de libertinage de leur jeunesse, le récit de leurs débauches, le régistre des personnes du sexe qui avoient été de mode de leur temps, le tableau de leurs jouissances. Quelquefois aussi on parloit du réglement, d'un nouvel ordre du jour, d'une nouvelle sorte d'exercice introduite chez les François et dont on se moquoit, de la gazette etc. Mais leur profonde ignorance, ce qu'il y avoit d'entièrement étranger pour eux dans les premiers élémens des sciences, les jugemens qu'ils portoient sur les affaires étonnoient le bourgeois tant soit peu cultivé. Il y avoit des Généraux et des Colonels qui ne savoient pas écrire. Tel fut celui auquel j'eus l'honneur d'être attaché comme Aide de camp. Une carte géographique étoit pour lui ce que la bible hébraïque seroit pour moi; il ne connoissoit point les quatre plages du monde et n'avoit pas la moindre idée des contrées où il n'avoit pas été. Se plaignoit-on de l'ignorance de quelque Chef de troupes? il disoit: „cependant cet homme a du courage;" c. à. d. il s'est quelquefois trouvé exposé avec son régiment au feu du canon ennemi sans prendre la fuite, il a avancé quand il en a reçu l'ordre, et en cela il n'a point de supériorité sur tout mousquetaire et sur tout cavalier. D'ailleurs ne vantons pas trop le courage et la valeur. Quelquefois le courage est produit par le penchant même

à le manifester, quelquefois c'est pure lâcheté. On peut n'être courageux que par la crainte du bâton, de la cassation, des arrêts, de la fusillade; c'est malheureusement la valeur moderne. Autrefois la valeur provenoit d'un courage réel, soit qu'il fût inné, ou qu'il eût été acquis par l'éducation, par l'exemple, par une noble ambition nationale, par la réflexion. Ce courage réfléchi, le fruit d'une volonté ferme et du sentiment du devoir est non-seulement en soi du plus grand prix, mais il a aussi les suites les plus glorieuses parcequ'il embrasse avec sang froid et avec une sagacité sûre d'elle-même toute l'étendue des obligations qui sont à remplir.

Je ne puis réellement assez rabaisser les officiers subalternes. L'immoralité et l'ignorance, le mépris de toute espèce de connoissance, la grossièreté, un ton hautain, des moeurs triviales, étoient les traits fondamentaux de leur caractère. L'officier Hessois étoit encore au dessous de l'officier Prussien. Celui-ci cherchoit du moins encore à s'honorer d'un peu d'apparence, le Hessois s'honoroit de se montrer méprisable. Voici les sources de cette dégradation. La noblesse fournissoit la majeure partie des troupes qui composoient l'armée. Le gentilhomme savoit très bien que son fils, ne possédât-il aucun mérite auroit la préférence sur le bourgeois le plus digne d'estime. On lui faisoit commencer sa carrière de fort bonne heure, chaque mois de délai reculant son avancement. Dans sa treizième ou quatorzième année il devenoit Porte-enseigne, pour être

officier deux ans après. C'étoit un enfant sans éducation, sans moeurs, sans caractère que l'on mettoit au régiment. Il lui suffisoit de s'habiller selon la règle, de venir au moment marqué à la parade, il étoit soldat. Savoit-il commander son peloton? étoit-il instruit de ce qu'il avoit à faire au corps de garde et pour le service de garnison? il étoit bon officier. On ne demandoit point qu'il en sût davantage. Sans guide, séduit par de vils camarades, il étoit entraîné dans le tourbillon, il oublioit le peu qu'il avoit appris dans son enfance et se livroit par oisiveté à tous les vices. Il y avoit, à la vérité, une maison de cadets à Cassel. La noblesse seule jouissoit de la prérogative d'y être admise, 30 jeunes gentilshommes y étoient reçûs dès leur sixième année. Mais leur éducation consistoit principalement à endosser l'habit, à mettre le chapeau de soldat et à faire l'exercice. Tout se faisoit au signal du tambour, tout étoit militaire, peu savoient écrire une lettre. Il y avoit parmi ceux qui enseignoient des hommes distingués, mais ils n'étoient pas éducateurs. Arrivés à la seizième année, infectés souvent des vices dont le siècle porte le poison dans le coeur de la jeunesse, ils entroient dans le Corps des officiers dont ils étoient dignes. Les pères qui n'étoient point de famille noble, et qui avoient à coeur le bien-être de leurs enfans, les écartoient du service militaire. Tout au plus, lorsque le fils d'un ecclésiastique, d'un conseiller, d'un employé étoit incapable et ignorant, on cherchoit à en faire un officier. C'étoit encore la ressource

d'étudians expulsés, livrés à la débauche pendant les années d'université, et qui avoient été renvoyés à l'examen. Et malgré cela, les officiers étoient fiers de leur état qu'ils regardoient comme le premier de tous et regardoient avec insolence du haut en bas l'estimable négociant, le bourgeois, le fonctionaire civil plein de mérite. Ce n'étoit pas dans des vues honnêtes qu'ils cherchoient à former des liaisons avec des familles bourgeoises; c'étoit, ou pour emprunter de l'argent, ou pour prendre des marchandises, ou pour enlacer les femmes et les filles dans des intrigues. Ils prétendoient, sans goût, ni manières, donner le ton aux sociétés; sans considération pour autrui, ils exigeoient avec despotisme que tous les égards fûssent pour eux. Il n'est donc pas surprenant que les bourgeois leur ayent interdit l'entrée dans leurs familles et ne se soient permis, qu'à la dernière extrémité des liaisons avec eux. Ils n'avoient de penchant que pour les intrigues, la boisson et le jeu.

Il étoit, sans doute, affligeant pour ceux d'entre les officiers qui ne donnoient point dans cette corruption de se voir confondus par leur habit avec des gens si peu estimables, et mal venus de leurs camarades même, lorsqu'ils se prononçoient pour une façon de penser plus noble.

L'officier Hessois méprisa les armées Françoises, lors même qu'elles eurent battu les Autrichiens et les Prussiens. Il chercha la cause de ces événemens, non dans la nature même des choses, mais dans la trahi-

son, la corruption et autres choses pareilles. Il attribuoit à l'armée Hessoise une grande supériorité sur les deux autres, et répondoit au récit des victoires des François : „attendons ! ils n'ont pas encore vû les Hes-„sois." Il sembloit presque qu'il suffiroit que l'Electeur de Hesse fit marcher ses troupes pour arrêter le torrent. Qu'avoit-on à craindre de l'armée Françoise qui n'avoit ni hauts plumets, ni grands chapeaux, ni bottes fortes, ni éperons résonnans? Cette illusion régnoit dans toutes les conditions de l'armée, et l'on se fût exposé à de fort-mauvais traitemens si on eût révoqué ces choses en doute. Un jour que je m'enhardis à dire avec beaucoup de retenue qu'il étoit à craindre que nous ne fûssions aussi mal menés que les Prussiens, on tomba sur moi de tous les côtés ; je marquois, disoit-on, de patriotisme, j'étois partisan des François etc. Encore fut-on retenu par la crainte d'en dire davantage, car on savoit que, soit à l'épée, soit au pistolet, je savois rencontrer mon homme, et que je n'entendois pas raillerie dans de pareilles occasions.

Autrefois la plupart des régimens avoient des bibliothèques ; on les a regardées depuis comme superflues. Les officiers de l'Etat-major furent les premiers à refuser quelques gros qu'ils avoient à payer pour leur quote-part de l'entretien de ces bibliothèques. On lisoit avec empressement les romans et les comédies ; les petites brochures s'usoient jusqu'à tomber en débris, tandis que Büsching, Loyd, Venturini et Tempelhof restoient couverts de poussière.

Les sous-officiers formoient l'élite de l'armée. On élevoit à ce rang les meilleurs d'entre les soldats. Ils savoient écrire et chiffrer, et ils étoient la plupart d'un bon caractère moral. On avoit grand besoin qu'ils fussent de cette trempe, car il falloit leur confier beaucoup de choses, et l'officier, dans le sentiment de sa foiblesse, devoit pouvoir se reposer sur eux. Si ces braves gens avoient eu la perspective de devenir officiers, ils auroient rendu de grands services. La plupart d'entr'eux avoient fait des campagnes, et travailloient sans relâche à se perfectionner.

Les soldats étoient presque tous des enfans de bourgeois et de paysans établis dans le pays, et ils avoient reçû une éducation conforme à leur état. Les principes de la fidélité, de la probité et de la religion ne sont pas encore étouffés chez le peuple, comme parmi les Grands, par le luxe et l'égoïsme. Dans cette classe d'habitans se conserve encore le sentiment de l'honneur national.

III.

De l'ancienne manie des uniformes militaires dans la Hesse Electorale.

Il n'y a pas long-temps que j'ai lu un ordre de l'Empereur François, portant injonction très rigoureuse à chaque soldat d'avoir deux pierres à fusil de réserve et un dégorgeoir. Ce grand homme s'occupe donc aussi de petites choses, mais telles qu'elles sont dignes de lui. Nos réglemens ne contiennent point de telles ordonnances. La forme de la queue, la coupe des habits et des

cheveux en sont les points principaux. On entre dans les plus grands détails avec une ponctualité qui va jusqu'au ridicule. On y prescrit exactement de donner telle longueur au retroussis du chapeau, de fermer le crochet supérieur de l'habit, de faire la cravatte, et la bandelette blanche de telle largeur, on y indique le nombre des boutons que doivent avoir les guêtres. La queue étoit un objet capital. Les annales de l'histoire de Hesse présenteront toujours comme une époque importante celle ou la queue, qui jadis se prolongeoit au delà de l'épine du dos, fut réduite de moitié, et où les boucles firent place aux cheveux crêpus. Le militaire ne put, de trois jours, revenir de sa surprise. Aussi fallut-il l'espace d'une année avant que cette nouvelle pratique pût être amenée à sa perfection. Jamais on n'avoit attrapé le vrai sens des ordres suprêmes, on ne pouvoit parvenir à la parfaite égalité. Enfin parut une loi définitive qui mit fin à toute incertitude. On donna la mesure de la longueur et la mesure de l'épaisseur de la queue. On indiqua la longueur du ruban qui devoit la nouer, on dessina sa dentelure, et comment on devoit attacher au haut de la queue, sous la forme d'un triangle déterminé, trois épingles pour l'affermir. Le reste de la frisure étoit prescrit avec la même exactitude; la coupe de la vergette; la mesure d'après laquelle les cheveux devoient dépasser les oreilles; la forme de la boucle etc. Le Commandeur du régiment étoit responsable de l'exécution; sa négligence l'eut fait descendre au régiment de garnison. Les Capitaines por-

toient une mesure de queue à leur canne, et promenoient cet étalon tous les matins sur la compagnie assemblée en parade. On conçoit qu'il s'administroit des coups à cette occasion; j'ai moi-même eu les arrêts parceque la queue d'un des soldats de ma compagnie n'avoit pas la longueur prescrite. Un jour, l'Electeur fit, dans un de ses voyages, la revue d'un régiment de garnison. Les queues n'étoient pas telles qu'elles devoient être. Il fit assembler les Sergens-majors, et ne trouva pas non plus, après un examen rigoureux, la justesse de la mesure. „Quel ordre," dit-il plein de courroux, „puis-je espérer de la part de la compagnie, si les Ser„gens-majors eux-mêmes portent des queues si irrégu„lièrement coupées?" Plusieurs capitaines et principaux officiers assuroient qu'ils préféroient une bataille à une revue pareille. La même rigueur régnoit pour une multitude d'autres petitesses. Le soldat perdoit un temps énorme à s'habiller, à se friser, à blanchir ses culottes blanches de mauvais drap, à cirer et à lustrer ses bottes et sa giberne. Il étoit au désespoir lorsque le moindre oubli lui attiroit des coups. Tous les jours il y avoit des parades de prêt, d'église ou de garde, son tourment ne finissoit pas. D'un autre côté, on ne l'instruisoit point des choses les plus nécessaires au guerrier. Il ne savoit, ni démonter et remonter son fusil, ni le charger avec justesse, ni appliquer juste et faire feu. On ne tiroit jamais à balle; tout au plus, brûloit-on un peu de poudre aux revues. Enfin lorsqu'on s'apperçut qu'il faudroit prendre la chose au sérieux

avec les François, on donna à chaque tirailleur 10 cartouches à balles, dans la supposition apparemment que chaque coup abattroit un ennemi. Cette uniforme pour laquelle on se donnoit tant de peine ne répondoit point à son but. Le soldat portoit de petites culottes blanches, exactement appliquées au corps et qui le gênoient extraordinairement dans la marche. Il n'étoit pas rare non plus qu'en se jetant à genoux il se fit une rompure. L'habit court, découpé de tous les côtés, l'exposoit au froid et à toutes les intempéries de l'air, la cravatte étoit serrée et roide comme le collier d'un chien, le chapeau mesquin et tellement incommode qu'il eût mieux valu le supprimer tout-à-fait; les têtes poudrées se fûssent mieux montrées en parade. Les armes n'étoient pas moins ridicules. Le sabre étoit suspendu à un ceinturon épais et embarrassant, la giberne chargeoit le soldat de quelques livres de plus à porter, les fusils informes, une fois plus pesans que ceux des François, demandoient des réparations continuelles. On en avoit enjolivé les lumières, de manière que l'amorce ne communiquoit pas son feu. Les ressorts étoient foibles, l'acier mauvais, de sorte que de trois fusils l'un ne prenoit pas, et que tout au plus on pouvoit tirer à 50 ou 60 pas avec effet. Aux approches de la guerre, un régiment fit fondre une grande quantité de balles. On fit, d'un autre côté, les cartouches, et le tout ne put servir, les balles étant d'un trop grand calibre. En dépit de la raison et de l'expérience, mais pour ne point imiter les François, et pour se conformer en ut aux Prus-

siens, les officiers furent obligés de tenir prêts leurs chevaux de monture et de bât, et ceux de l'Etat-major leurs voitures. Lorsqu'un régiment se mettoit en marche, les voitures et les chevaux occupoient les deux tiers de la route.

IV.

Singularités dans l'histoire de l'Electorat de Hesse.

Lorsqu'ensuite du *conclusum* de la députation de l'Empire et de la paix de Luneville, Hesse-Cassel obtint avec la dignité Electorale, Fritzlar, Amoenebourg et quelques autres endroits, on en prit possession d'une manière assez singulière. Le soir, on fit partir de Cassel un courier avec ordre de faire diligence, à vie et à mort. A une heure de la nuit, on sonne l'allarme à Gudensberg, Hanberg etc. Il se fait un fracas terrible. La cavalerie sort précipitamment de tous les coins, les trompettes sonnent, les escadrons se rassemblent. Les habitans, saisis de terreur, croient la guerre allumée. Un détachement part. Le chef reçoit l'ordre de se rendre à tel et tel endroit, et d'y attendre de nouveaux ordres. Des divisions de plusieurs régimens viennent se joindre au détachement. On arrive devant le foible Fritzlar où tout dormoit. Le son de la trompette réveille les habitans, la ville est sommée de se rendre, le bailli proteste au nom de son Souverain; mais il ne peut s'opposer à la force, les troupes entrent — on s'assied et on dîne ensemble paisiblement. L'Europe entière savoit par les gazettes que la Hesse recevroit

Fritzlar, il eût suffi qu'en plein jour un Conseiller de guerre en fût venu prendre possession; mais le rôle d'un conquérant étoit bien plus beau.

Dans l'automne de 1805, à l'ouverture de la campagne contre l'Autriche, le Maréchal Bernadotte, depuis Prince de Ponte Corvo, quitta avec son corps d'armée le pays de Hanovre, et voulut passer par la Hesse. On fit le méchant pendant deux jours. Dans un clin d'oeil, des couriers furent expédiés vers toutes les plages du monde, ou fit rentrer les semestriers, on mena les canons sur les remparts, on donna ordre à tous les chefs de se défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Deux jours après, il arriva des couriers, les semestriers retournèrent chez eux, les canons furent mis sous toit et l'on retira les ordres de défense. On s'étoit arrangé, et il arriva ce qui seroit arrivé sans toutes ces précautions. Cette guerre de 36 heures donna à rire. Il me semble qu'il eût fallu agir d'une manière déterminée, permettre de suite le passage, comme on le permit après cela, ou bien être conséquent et périr plutôt que de se montrer foible. Après la catastrophe du Sud de l'Allemagne, une partie de l'armée Hessoise fut mobilisée et se joignit à l'armée Prussienne. Nous errâmes quelques temps, de côté et d'autre, dans les boues avec tout notre bagage, et nous revînmes sans avoir flairé la poudre. Ce fut dans cette expédition que j'appris à connoître les troupes Prussiennes, et que je pressentis ce que l'événement n'a que trop vérifié.

V.

Décadence de la Hesse Electorale.

La postérité ne croira pas que les François se trouvant à une mille de Cassel, on n'y fût pas encore instruit de leur arrivée. C'est ce qui eut lieu le Vendredi 31 Octobre 1806 à trois heures après midi. On se fit assez illusion pour s'imaginer que ce n'étoit qu'un passage, mais vers sept heures on eut quelque pressentiment de ce qui arriveroit, et la note que le Ministre françois donna à minuit leva tous les doutes. On fut en quelque sorte pétrifié. Les Ministres et les Généraux se rassemblèrent; il y eut des cris et des lamentations. Les principaux, étant en souci pour leurs terres et pour leur vie, firent, dit-on, les supplians pour éloigner les malheurs de l'Etat. On ne résolut probablement rien, et chacun s'en retourna chez soi. La position où l'on se trouvoit, et que l'on s'étoit attirée, n'offroit pas de grandes espérances. Quelques jours avant l'arrivée du Corps de Mortier, on avoit permis aux semestriers de retourner chez eux. Les régimens étoient rentrés dans leurs garnisons; il n'y avoit pas plus de 1200 hommes à Cassel. Mais les semestriers étant dans le voisinage, un bataillon de tirailleurs se trouvant à Cassel, des régimens de province étant dans les environs, et la cavalerie séjournant à Grebenstein, Geismar et Gudensberg, on eût pu dans les douze heures qui se passèrent entre 7 heures du soir et 7 heures du matin où le Corps du Maréchal Mortier, fort de 8000 hommes, entra dans la ville, réunir 7000 hommes.

A Melungen et Homberg il y avoit de la cavalerie qui pouvoit prendre les François à dos. Peut-être qu'une résistance inattendue auroit produit son effet, comme il arrive d'ordinaire de tout ce qu'on n'attend point. La fortune favorise la hardiesse et s'éloigne de la poltronnerie, et les François racontèrent eux-mèmes que le Corps de Mortier n'étoit pas dans le meilleur état du monde, et n'avoit point eu envie de se mesurer avec les Hessois. Il faut y ajouter que tous les jours il passoit dans les environs des prisonniers Prussiens sous bonne escorte, que le pays étoit rempli de Prussiens dispersés, que le militaire de Fulda et celui de quelques autres provinces étoit dissous, et que 16000 Prussiens étoient encore à Hameln. Si, malgré la résistance qu'on eût pu faire, on eût été vaincu, c'eût au moins été avec honneur. Et les annales du pays n'auroient pas eu à en rougir.

„Le Ciel en soit béni!" disent quelques employés et quelques riches, „on n'en est pas venu si loin; „nous pouvons encore deux fois la semaine, manger „notre rôti de veau, et boire journellement notre bou„teille de vin!" Eh bien! laissons ces Messieurs digérer leur rôti, et suivons le Souverain à son départ. Il partit avec le Prince Electoral. Ils passèrent la première nuit à Arolsen. A leur arrivée le Prince de Waldeck fit mettre sa garnison de neuf soldats sous les armes. „Que vous êtes heureux!" lui dit l'Electeur, „vous „avez encore des soldats; je n'en ai plus!" Ils continuèrent leur route par la Westphalie, et Schleswig.

Delà à Rendsburg où l'Electeur habita la maison dans laquelle étoit né le malheureux Struensée, et à Itzehoe.*)

Une feuille officielle rapporte qu'avant l'arrivée de Mortier, l'Electeur s'allia avec la France, pour faire marcher sans délai ses troupes contre l'ennemi. On n'a jamais publié de réfutation de ce reproche qui, par conséquent, ne paroit pas destitué de fondement. Nous laissons à nos lecteurs à apprécier ce procédé! **).

De l'abolition de la noblesse dans les Etats Prussiens. ***)

A peine le Ministre d'Etat de Stein fut-il arrivé à Memel que le Roi sanctionna la loi qui parut le 12 Octobre, et dont nous présentons ici l'extrait. Nous renvoyons en même temps à la lettre du ministre de Herzberg écrite des Enfers à Frédéric Guillaume III et insérée dans le 5ème cahier des Tisons. Il est dit dans l'introduction:

Nous voulons écarter tout ce qui, jusqu'à présent, a pu empêcher des individus de parvenir au bien-

*) Le 28 Octobre 1807, il retourna à Altona.

**) Qui n'eût pas été extraordinaire.

***) La gazette de Bayreuth marque que la noblesse a été mise en égalité avec la bourgeoisie dans l'armée Prussienne, et que le bâton du Caporal est aboli. C'est dommage que cela ne se soit pas fait avant la guerre.

être auquel ils pouvoient prétendre selon la mesure de leurs forces.

(Cela est très sage. Il seroit à souhaiter que ce principe s'étendit à la liberté du développement des facultés de tous les citoyens. Les prérogatives et les privilèges de la noblesse tomberoient bientôt).

1. Nous abolissons les droits d'indigénat et d'incolat.

(C'est le seul moyen de conserver aux biens fonds leur valeur, et d'abolir la noblesse qui n'a qu'un gain négatif, des dettes. Le gain est réel.)

2. Le gentilhomme pourra devenir paysan.

(Nous avons déjà vu quelques gentilshommes se présenter comme tels dans le sens moral. La loi porte sur ce qu'autrefois les gentilshommes n'osoient point acheter de biens de paysans.)

3. Le principe de la Seigneurie foncière demeure existant; il sera permis à chacun de démembrer des biens fonds et de consolider des biens de paysans avec le consentement de la chambre. La servitude héréditaire est entièrement abolie par le présent decret, de sorte qu'elle ne pourra plus être acquise, ni par traité, ni par la naissance. Après la St.-Martin 1810 cessera de même la servitude des sujets qui en sont chargés actuellement, et il n'y aura que des gens libres. Mais ceux-ci seront tenus de remplir toutes les obligations dont les charge la qualité de propriétaires de certains fonds.

(Ce supplément ne me plait point, et donnera lieu à des mésentendus, ainsi que l'édit rélatif au

soulagement du service. Le sujet est libre; mais ici et là obligé de servir du matin jusqu'au soir. Il peut, à la vérité, prendre la fuite, mais qui l'accueillira?)

Les choses en étant une fois venues si loin, j'aurois jeté l'enfant lépreux avec le bain.

1) J'aurois aboli la distinction de noblesse, fondé le droit de seigneurie foncière uniquement sur la juris-diction; c. à. d. j'aurois prononcé qu'il n'y eût plus de gentilshommes, mais qu'il y eût des biens nobles avec droit de jurisdiction dans une certaine étendue.

2) J'aurois aboli toute espèce de servitude.

3) J'aurois fait cesser tous les services en nature, à moins qu'ils ne se fondâssent sur quelque accord nouveau. Il faudroit taxer l'équivalent des services d'après les devis des domaines.

4) D'un autre côté, le propriétaire auroit le droit de démembrer ses champs et de consolider de petites possessions.

5) Il s'entend naturellement que tout droit d'incolat devroit cesser.

Lettre écrite de Coppenhague.

Ma lettre vous prouvera que j'existe encore. J'ai passé dans les angoisses de la mort la plus terrible époque de ma vie, mais j'en suis échappé sans dommage. Il faut avoir été dans une situation semblable pour se faire une idée de ce qu'elle a de terrible. Il me semble qu'un tremblement de terre seul peut l'emporter. Le 2 Septembre, c'étoit un Mercredi, une belle soirée d'automne, où toutes les rues et les promenades de l'intérieur de la ville étoient remplies de gens qui ne pensoient à rien de sinistre, que l'on entendit tout à coup un sifflement effroyable dans l'air, et que les intrumens incendiaires des Anglois, les fusées, les grenades d'obus éclairèrent toute l'atmosphère. Le tumulte étoit épouvantable, on battit la générale, et les bourgeois armés volèrent sur les remparts. Au bout d'une demi-heure, une grande cour au milieu de la ville fut en flammes, on battit l'allarme dans toutes les rues, on sonna le tocsin sur toutes les tours, et ce qui augmenta le désordre c'est que presque tous les chevaux s'effarouchèrent du fracas de la ville et de l'explosion des bombes. Représentez-vous l'effroi des habitans d'une résidence qui avoit joui de la tranquillité de la paix depuis un Siècle. Cette angoisse dura toute la nuit, jusqu'au lendemain ma-

tin à 9 heures où les Anglois firent une pause jusqu'au soir. Quoiqu'à l'aide des ressources que nous offrent nos bons arrangemens rélatifs aux incendies on eût éteint les feux et qu'il ne brûlât encore qu'une seule cour, il régnoit une grande dévastation. Les heures qui suivirent furent d'autant plus terribles, jusqu'au 5 à midi; les Anglois faisant feu, sans interruption, de toutes leurs batteries dressées autour de la ville. Les secours devinrent toujours plus foibles, la ville brûlant en trop de points et les gens employés à éteindre étant tués ou blessés de même que les seringues endommagées et mises hors de service. La troisième nuit, il devint impossible de porter le moindre secours, toute la partie Nord-Ouest de la ville étoit en flammes, et l'Eglise de Notre Dame, l'une des plus belles de la ville ayant été consumée, et étant tombée en débris. Le lendemain je vis brûler les cercueils et les squelettes dans les caveaux, et la flamme éclairer les antiques domaines de la pourriture. La plupart des habitans se sauvèrent dans l'île d'Amack, les rues étoient, partie réduites en cendres, partie dévastées. De tous côtés on voyoit des blessés, des mourans et des chevaux écrasés par les bombes. Le Samedi le bombardement cessa, et les Anglois occupèrent, en vertu de la convention qui avoit été faite, la citadelle et le Holm. Je n'ai point encore vu d'aussi belles troupes; la plus grande partie des soldats sont des Hanovriens etc.

CRITIQUE.

Dans ce moment nous recevons de Paris le tableau de l'expédition remarquable de l'armée Françoise dans les années 1806 et 1807 en Saxe, en Prusse et en Pologne. Cet ouvrage en 4 vol. grand octavo, orné des portraits des hommes les plus celèbres, d'une carte du théâtre de la guerre, et d'un plan de la bataille de Jéna, a été publié chez Buisson à Paris. Abstraction faite de quelques événemens accessoires, tirés de sources peu sûres, on y trouve l'histoire de toute cette campagne, tirée des bulletins, source de la littérature françoise actuelle. On n'y a pas ajouté de raisonnement philosophique, on a laissé des lacunes que des digressions psychologiques et morales eûssent pu remplir, on a négligé plus d'un trait intéressant de la vie des héros de notre siècle, et la comparaison qu'on auroit pu faire des événemens d'aujourd'hui avec ceux de la guerre de sept ans. Une clique rejetée de misérables auteurs modernes en Allemagne se faisant une occupation de choix de ternir la gloire de tout ce que Frédéric a fait de noble et d'excellent, de dénigrer les fondations et les arrangemens de la patrie, de calomnier et de rabaisser, s'il étoit possible, la gloire et le génie des Souverains de la Prusse, d'altérer la vénération qu'ils ont réussi à

faire naître pour leurs exploits, les Allemands qui pensent loyalement verront avec satisfaction que les choses vraiment nobles et grandes maintiennent leur dignité par-tout où la partialité est réduite au silence. Nous croyons faire plaisir à ceux qui s'occupent avec réflexion de l'histoire du temps, en leur offrant une suite de tableaux et de traits qui seront la quintessence de cet ouvrage.

UA 1523458